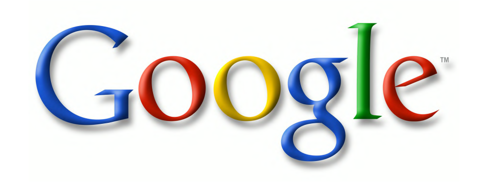





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



Vivez bon vieillard, vivez, le régne de l'injustice est déjà loin de nous. *Page 13*.

LES

TROIS NOUVELLES,

PAR MERCIER DE COMPIÈGNE,

QUATRIÈME ÉDITION,

A laquelle on a joint le Poëme de la Mélancolie, Corisandre et Fleurie, et autres pièces du même.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE L'AUTEUR,

rue du Coq-Honoré, n°. 120.

1795.

Ouvrages du même.

Les Soirées de l'Automne et les Epanchemens de l'amitié ; deuxième édition, 2 vol. *in*-18, fig. (*sous presse.*)

Les Amours de Henri et Madeleine, poëme, et autres Pièces fugitives, 1 vol., *idem.*

Ismaël et Christine, nouvelle historique ; 1 vol., *idem.*

Gérard de Velsen, nouvelle historique ; 1 vol., *idem.*

Rosalie et Gerblois, nouvelle historique ; 1 vol., *idem.*

Idylles morales, tirées des jeux de l'enfance ; 1 vol., *idem.*

Les Nuits d'hiver, variétés philosophiques et sentimentales, 1 vol., *idem.*

Les Nuits de la Conciergerie, rêvreies mélancoliques, et poésies d'un proscrit ; 1 vol., *idem.*

Histoire de Marie Stuart, etc. 2 vol. *in*-18, fig. (*sous presse.*)

Nota. *Les quatre autres volumes qui complettent la collection n'ont pas été réimprimés.*



PRÉFACE

pour cette quatrième édition.

La première édition de ces Trois Nouvelles parut en 1791 ; j'étois, certes, bien loin d'imaginer que le public les honoreroit de son attention ; je n'y mettois moi-même aucun prix. L'imprimeur, par une petite espiéglerie qui devoit être fatale à l'éditeur, en fit une contrefaçon, et c'est elle que j'appelle, à bon droit, une seconde édition ; toutes deux cependant furent épuisées. Un libraire crut pouvoir ensuite se permettre une troisième édition, en insérant ces Trois Nouvelles dans un recueil de nouvelles du même genre, dont je donnerois ici le nom, si d'un côté mon intérêt, comme proprié-

taire et libraire de cette quatrième édition, ne me faisoit une loi de le cacher, et de l'autre, celui du lecteur auquel il doit importer beaucoup d'avoir une édition complette, corrigée, augmentée, et enfin avouée par l'auteur.

C'est malgré moi que j'ai conservé à ce volume le titre des Trois Nouvelles, qu'originairement je lui ai donné pour parodier celui des Six Nouvelles de Florian, mais il est consacré par le succès; et quoique ces trois premières Nouvelles ne fassent aujourd'hui que la moitié du volume, j'ai été forcé de le laisser subsister.

Cherchant la cause de ce succès que je ne prévoyois pas, et des éloges qu'en ont fait plusieurs journaux, j'ai relu mon ouvrage, et je suis forcé de dire que j'essayerois aujourd'hui vainement de

faire une Nouvelle en vers qui approchât de celle qui a pour titre : *Laure et Gauvain, ou la Belle et l'Épée*, page 42 de ce volume, et un poëme comme celui de *la Mélancolie*, parce qu'alors l'infortune qui me plaçoit dans une situation analogue à mon sujet, a été depuis poussée à un si haut degré de barbarie, qu'elle m'a ôté toute espèce de faculté : neuf mois de détention et de souffrances inouies m'ayant épuisé au moral et au physique, m'ont rendu incapable de rien produire désormais ; on me pardonnera donc un peu de complaisance pour mes premiers enfans. J'ai si bien senti ma foiblesse, que j'ai préféré depuis six mois imprimer les ouvrages des autres, et j'ose croire que leur collection réu-

nit tout ce qui peut plaire aux gens de goût et aux amateurs de la bonne litterature.

La notice de ces éditions est placée à la fin de ce volume.

P. S. Les Albigeoises ne méritant pas le titre de Nouvelle, ont été placées ici sous celui de scènes champêtres, qui leur convient mieux, et nous leurs avons substitué les *Amours de Corisandre et Fleurie*, ouvrage, neuf qui n'a jamais été imprimé et qui forme la troisième nouvelle. Nous pensons que les lecteurs les verront avec plaisir.

AZOLINE

OU

LA ROSE D'AMOUR.

PREMIÈRE NOUVELLE.

DIRE que les femmes sont des roses, c'est une vérité si connue, si rabattue, que je me garderai bien de le répéter ; aussi me bornerai-je à tracer simplement les aventures que l'on va lire, pour prouver qu'il y a roses et roses, et qu'il est plus difficile qu'on ne pense d'en trouver une, et bien plusdifficile encore d'en mériter la conquête. Puissé-je amuser un sexe charmant à qui je veux consacrer mes veilles, en lui faisant part de cette nouvelle que, je ne dis pas Apollon, mais l'A-

mour même ne désavoueroit pas. J'aurai rempli la mission qu'il m'a donnée, si je puis apprendre à celles qui me liront à connoître leur prix et le nôtre, nos devoirs et les leurs, et la vraie manière d'être heureux par lui.

Je voyageois l'année dernière dans le Royaume de Chypre, et mon œil attentif aux moindres détails qui peuvent intéresser mon cœur et sourire à mon imagination, y cherchoit avidemment les traces des merveilles dont cette isle chérie de Vénus doit être le théâtre, si l'on doit en croire les Fabulistes et les Romanciers anciens et modernes que j'ai la folie, moi, de regarder comme des oracles. Il me sembloit, en parcourant les bois et les vallons de l'Idalie, trouver à chaque pas des Danses champêtres, des Bergers heureux, des amours faciles, des fem

mes charmantes, et par tout le plaisir dégagé de ses épines. Mais je ne vis avec douleur que les ruines de ce temple de l'antique Volupté; tous les prestiges qui embellissoient ce brûlant climat ont fui avec l'innocence du premier âge qui les avoit consacrés, et vous trouveriez à peine aujourd'hui deux maisons où l'on se souvînt des Fêtes d'Adonis, et du Temple de Gnide. Les Musulmans ont substitué le despotisme d'un désir insolent aux tendres prières du Céladon; de viles Odalisques, des Bacchantes effrénées ont remplacé les Grâces pudiques; des Satyres mutilés et furieux ont succédé aux Céphales et aux Corydons timides et langoureux. L'amour s'y commerce maintenant comme par-tout ailleurs, et la beauté y est devenue un objet de convenance, depuis qu'on la met à l'encan, comme le vin que les Cy-

priotes nous font voiturer à prix d'or. O mes amis ! n'allons désormais à Chypre que pour y trouver du bon vin. Un seul endroit pourtant me sembla digne de ma curiosité, et mon étoile me conduisit vers ce point où aboutissoient tous mes desirs.

Je m'égarai le soir dans une forêt de myrthes, et me trouvai dans une vallée solitaire où nul homme, je crois, n'avoit encor porté ses pas. J'étois seul avec mon cœur, et j'ouvrois mon ame aux sensations voluptueuses qu'inspirent la douce clarté de la lune, le murmure mélancolique des eaux, le silence d'une belle nuit, le ramage des oiseaux, et la paix d'une bonne conscience. La tiéde haleine des Zéphirs, impregnée des corpuscules balsamiques des fleurs, portoit dans mes sens l'ivresse et le désir, lorsqu'au bout

d'une avenue ténébreuse, et au pied d'une montagne dont le sommet se cachoit dans les nues, j'entendis près de moi une voix sonore et douce comme les vibrations de l'air qui la développoient, chanter ces paroles qu'accompagnoit le son de la guittare.

ROMANCE D'AZOLINE.

Desirs brulans, volupté pure,
Besoins d'amour et de bonheur,
Soupirs dont la raison murmure
Vous n'êtes plus faits pour mon cœur.
Des tourmens affreux que j'endure
Viens! ô mort, combler la mesure;
De mes malheureux jours
Viens terminer le cours...
Je suis seule dans la nature.

En vain sur la cendre glacée
Du seul objet qui sut aimer,
J'épanche mon âme oppressée,
Rien ne sauroit la ranimer.
Dans cette solitaire enceinte
Mes sanglots et ma voix éteinte
En vain frappent les cieux;

D'un amour malheureux
Azolin n'entend plus la plainte.

Azolin! un instant encore ..
Je le sens, mes maux vont finir ;
Bientôt, ce trépas que j'implore
Pour jamais à toi va m'unir:
En dépit d'un père barbare,
Dont l'injuste loi nous sépare,
Tu seras près de moi,
Je serai près de toi,
Notre hymen enfin se prépare.

Ah! d'Azoline qui succombe,
Quel voyageur prenant pitié,
Placera son corps dans la tombe
Auprès de sa douce moitié?
Puisse, en traçant notre aventure,
Sur cette froide sépulture,
Et la baignant de pleurs,
Sa main de nos malheurs
Instruire la race future!...

Ce sera moi, m'écriai-je avec transport, et je tombai soudain aux pieds d'Azoline, que la frayeur avoit fait évanouir;.... oui, sera moi...... Pardonne, amante infortunée, un mouvement

mouvement dont je n'ai pas été le maître ; ouvre encore un instant ta mourante paupière à la clarté des cieux, et ton ame aux douces émotions de la confiance ; laisse-moi t'adorer, te servir et gémir de tes malheurs; l'infortuné que tu pleures n'en sera point jaloux ; ami des malheureux et malheureux moi-même, je dois être le vôtre... — Il n'est plus tems, dit Azoline avec la pénible et lente articulation de l'extrême affaissement, il n'est plus tems..... Azolin m'appelle... il est là,... je vais y être aussi... et je serai donc heureuse ! — Ah ! je t'en conjure, au nom de cet Azolin qui t'est si cher ; au nom de la tendre humanité, ne me refuse pas le plaisir d'entendre le recit de tes infortunes ; mon cœur est digne de cette faveur... — Eh bien, dit Azoline en soulevant sa tête appésantie et entr'ou-

vrant avec peine ses paupières chargées de larmes et déja couvertes des ombres de la mort, écoute, généreux étranger, sois l'interprête de mon histoire etde mes dernières volontés.

Je dois ma malheureuse existence au Pacha de Nicosie. Azamor est son nom; le royaume de Chypre n'a jamais eu de Gouverneur plus juste, plus vaillant, plus zélé pour son maître, mais en même-tems plus sévère, plus ambitieux, plus entiché des préjugés de noblesse et de fortune; voilà ce qui nous a perdus. Il m'a forcée à l'abhorrer; il vit encore, mais sa malheureuse fille n'a pas même, en mourant, la consolation d'expirer dans ses bras, et de pardonner à son bourreau.

J'avois atteint ma quinzième année; aucun objet dans la nature n'avoit encore touché mon cœur,

lorsque le Sultan faisant la visite de ses états arriva d'Andrinople à Nicosie, et vint loger chez le Pacha, mon père. Cet événement donna lieu dans tout le royaume de Chypre à des fêtes brillantes où le luxe asiatique déploya tous ses rafinemens; la Liberté, l'amour et la Volupté s'unirent pour retracer aux Cypriotes l'ancien éclat que leur isle avoit eu dans les siècles reculés de l'antiquité; mon père eut occasion de signaler son amour pour la représentation et son ingénieuse somptuosité. Aussi le Sultan, enchanté de ses efforts pour lui plaire, prolongea-t-il son séjour à Nicosie un mois de plus qu'il ne l'avoit projetté.

Ce fut dans une de ces fêtes, que l'amour s'offrit à mes regards, sous les trais d'un jeune Icoglan de la suite de sa Hautesse; je le vis, je l'aimai; ses regards ne tardèrent pas à

m'annoncer que j'avois fait la même impression sur lui ; ce moment fut le plus doux de ma vie, il m'apprit que j'avois une ame, et je fis vœu de la consacrer à celui à qui je devois cette découverte. Azolin plut à mon père, et je m'applaudis de cette circonstance qui encourageoit mon amour naissant. Le Sultan voulant donner à mon pere des gages de sa satisfaction, lui demanda ce qu'il désiroit de sa générosité, et mon père obtint Azolin. Sa Hautesse quitta Nicosie, en assurant Azamor d'une bienveillance éternelle, et lui recommanda l'Icoglan.

Si la première vue d'Azolin avoit fait sur mon ame une profonde impression, la facilité de le voir sans cesse auprès de moi devoit me le rendre encore plus cher, à mesure que je découvrois en lui les plus rares qualités. Mon amant

joignoit à une figure charmante, parée de tout l'éclat de la jeunese, un cœur excellent, un esprit infiniment orné, une ame sensible, le goût des arts et des connoissances précoces dans tous les genres. Il fut extrêmemeut utile à mon père dans les affaires de son gouvernement, et mon père ne tarda pas à l'aimer comme un fils. Que vous dirai-je enfin? nous fûmes six mois heureux, Azolin et moi, c'est-à-dire, tant que notre liaison fut couverte des voiles du mystère; ces six mois s'écoulèrent comme six heures. C'est ici que mes malheurs commencent. Plusieurs grands de la cour d'Andrinople demandèrent ma main; Azolin m'étoit plus cher que ma vie, et je n'hésitai pas à refuser. Ce refus désilla les yeux de mon père, il vit avec courroux mon amour pour Azolin, et n'épargna

aucun moyen de rompre cette liaison qu'il croyoit l'avilir.

La tête de l'Icoglan eût payé la hardiesse de s'être fait aimer de la fille de son bienfaiteur, si l'amitié qu'il avoit pour lui, les services importans qu'Azolin lui avoit rendus, et mes larmes, n'avoient arrêté le bras qui déja portoit le poignard sur son sein. Azolin fut envoyé sur les frontières de Chypre dans une maison de campagne de mon père, sous prétexte d'y faire travailler aux jardins, mais je regardai ce départ comme un exil. Hélas! Azolin ne devoit plus revoir Nicosie, ni le bonheur.

Sur ces entrefaites, mon père arrêta mon hymen, et je devois obéir ou passer mes jours dans une prison perpétuelle. Déja les flambeaux de l'hyménée alloient pour moi se changer en torches funèbres, lorsque profitant du silence de la nuit, je

me dérobai au palais de mon père, et vins me réunir à la moitié de moi-même. Une séparation de six mois m'avoit mise aux portes du tombeau, il me falloit Azolin ou la mort; le bonheur de le voir encore une fois ne me sembloit pas assez payé par le sacrifice de ma vie. Qui pourroit exprimer les combats que j'éprouvai dans le chemin? L'amour et la nature se disputoient mon ame déchirée. Là, je voyois un père furieux, immolant Azolin aux préjugés de l'orgueil; ici je le voyois navré de la perte de sa fille, et mes remords étoient affreux. Là, d'un autre côté, je voyois Azolin gémissant dans une solitude, demandant sans cesse Azoline ou le trépas. Craignant la poursuite d'un père irrité, je bravai le sommeil, la fatigue, la foiblesse de mon sexe, en courant seule les campagnes et les déserts

affreux, sous les habits d'un vil esclave. Enfin, j'arrivai dans la demeure agreste où le malheureux Azolin languissoit d'amour. Je n'étois plus qu'à vingt pas du bosquet que vous voyez là-bas; l'épuisement m'avoit contrainte de me reposer sous le dais de ce palmier, lorsque j'entendis la voix d'Azolin soupirer cette Romance plaintive qu'accompagnoit le murmure du clair ruisseau qui filtre à travers ce rocher.

ROMANCE D'AZOLIN.

Arbres témoins de mes douleurs,
Et toi, source argentine
Que tous les jours je grossis de mes pleurs,
Avec l'écho de la colline,
Repetez le nom d'Azoline,
Notre amour et nos malheurs.

Azamor, reprends tes bienfaits;
Arrache-moi la vie,
Ah! j'y souscris; car s'il faut qu'à jamais

Azoline me soit ravie,
Je ne devrai qu'à ta furie
Et mon bonheur et la paix.

Comble le plus doux de mes vœux,
Amour ! et qu'Azoline
Près d'Azolin vienne embellir ces lieux.
De mes jours le flambeau décline,
Mais le trépas qu'on me destine
Près d'elle sera moins affreux.

» Non, tu ne mourras pas, m'écriai-je, en me précipitant dans ses bras : Azolin, ô l'ami de mon cœur ! reconnois ton Azoline, elle te presse contre son sein, et toutes les puissances de l'univers ne sauroient l'en arracher.. Elle est à toi par les nœuds inviolables de la nature et de l'honneur... En vain mon père et tous ses satellites épuiseroient-ils sur nous leur indignation, je mourrai dans les bras d'Azolin plutôt que de m'en séparer un seul instant... Écoute, Azolin :... Notre amour

est pur, nos cœurs sont innocens, l'intimité et la conformité de nos ames ont formé seules les chaînes qui nous lient; nous ne pouvons offenser le ciel. Espérons donc que mon père se laissera fléchir par tes vertus et par mes larmes... »
Azolin, plongé dans la plus délicieuse extase, ne trouvoit pas d'expression aux sentimens qui se pressoient et se succédoient rapidement dans son cœur, à chaque mot qui sortoit de ma bouche; ce silence éloquent n'étoit interrompu que par des soupirs; sa tête s'étoit penchée sur mon sein; il levoit sur moi des yeux inondés des larmes du plaisir, où se peignoient l'étonnement, l'ivresse et la reconnoissance. La nuit approchoit; cette scène touchante fut suspendue par le besoin de prendre quelque repos, et nous regagnâmes la demeure d'Azolin.

Un repas préparé des mains de l'ami de mon cœur me parut mille fois plus délicieux que tous les banquets somptueux et bruyans du palais de mon père. Azolin avoit congédié ses esclaves ; tout étoit livré au sommeil, excepté Azolin et moi. — Nous étions sous un berceau de roses ; Azolin en tenoit une dont le carmin et l'odeur effaçoient toutes les autres : le bruit de la cascade, en tombant du rocher, imitoit la douce palpitation de nos cœurs ; le palmier nous couvroit de ses branches, nous étions seuls, nous nous aimions, et pourtant, (on ne le croira pas) Azolin ne demanda rien dont je dusse rougir.

Azoline, me dit-il en soupirant et versant quelques larmes amères que je recueillis sur mes lèvres, et qui de là descendirent sur mon cœur, il faut nous séparer... Je

le sens... Les momens sont précieux... Demain, peut-être. — O ciel! que dis-tu? moi t'abandonner! non, jamais... jamais. — Azoline! écoute-moi : ce que je vais te dire ne doit jamais s'effacer de ton esprit.

« Nous ne sommes pas nés pour être heureux ; tu me haïras lorsque j'aurai dit qui je suis... — Te haïr!... moi!... peux-tu le penser! — Ecoute :... Oui, tu fus, sans le savoir, la victime de ma cruelle destinée, et voilà mon histoire :

Je naquis à Damas, il y a vingt ans ; mon père, homme versé dans toutes les sciences occultes et cabalistiques me prédit que je ne vivrois pas au-delà, si je cédois avant ce temsaupouvoir de l'amour. — Azolin, nous ne sommes pas coupables, l'amour n'a-t-il pas d'autres jouissances

sances que celles que nous avons goutées ? — Oui, mais laisse-moi achever, Azoline. . . Mon père n'ayant à me laisser pour toute fortune que les connoissances que j'aurois acquises sous ses yeux et le respect attaché à son nom, ne négligea rien pour me rendre un prodige de savoir, malgré la foiblesse de mon âge. Une circonstance heureuse me mit à portée d'être remarqué du Sultan, et je fus reçu précepteur des pages de Sa Hautesse, à l'âge de quinze ans. Je touchois à mon troisième lustre, lorsque je perdis mon père. Il mourut de la mort des savans, c'est à-dire, épuisé par le travail et dans l'indigence la plus absolue.

« Azolin, me dit-il avant de s'endormir du sommeil de la mort, je te laisse seul dans la nature, jeune, pauvre, sans noblesse et sans ap-

pui. Tu touches à l'âge d'aimer ; le premier objet qui frappera tes regards fera palpiter ton cœur, la beauté va rarement de compagnie avec la modestie. La cour du Sultan abonde en femmes qui ne connoissent point les charmes du sentiment, elles sacrifient tout aux sens et rien à l'âme ; tu seras donc la dupe de leurs artifices, et tu mourras avant ton quatrième lustre, si ce que je vais t'apprendre sort un instant de ta mémoire. Vois-tu cette rose ? Elle semble éclose à peine, et couverte encore des pleurs de l'aurore... Eh bien ! je la conserve depuis mon adolescence. Elle fut tout mon patrimoine à la mort de mon père, elle sera le tien. Cette rose est Fée, et de plus un talisman infaillible pour se faire aimer.

Elle réunit tout ce que l'on nous a dit des propriétés et des vertus

de la délicate sensitive. Comme elle, sa vertu consiste à témoigner l'existence ou la perte de cette rose précieuse que les hommes aiment à cueillir aux champs de Paphos. Elle servit de tems immémorial aux prêtres du dieu Pan et de la déesse Vesta, pour constater la vertu des Cypriotes qui se destinoient au culte de leurs autels. Elle est susceptible en même tems de changer à chaque instant de couleur, suivant les différens caractères des personnes sur qui tu voudras en faire l'épreuve. La femme au cœur faux, l'égoïste et la prude la rendent noire et blanche. Celle qui veut faire croire que vous êtes le premier amant qu'elle a favorisé, la rend jaune. La coquette la nuance de mille couleurs changeantes et qu'on ne peut fixer. La femme exigeante et lubrique l'énerve, et lui donne bien la pâ-

leur du lys. La femme qui trafique l'amour l'a bientôt effeuillée. Tu connoîtras enfin, qu'une femme aime pour la première fois, lorsque la rose sera dans l'état où tu la vois, c'est-à-dire, en bouton; que c'est toi qu'on aime uniquement, lorsqu'elle exhalera autour de vous l'odeur la plus suave... Elle sera blanche devant la timide vierge dont le cœur est encore indifférent. Elle prendra gradativement de l'incarnat, à mesure que tu lui deviendras cher; la femme qui ayant déja aimé, est encore susceptible d'une impression durable et de sentimens délicats, la fera épanouir, mais sans la flétrir. Ces divers essais guideront tes recherches et te procureront les moyens de suppléer à ce que la fortune t'a refusé. J'en ai dit, assez pour te faire sentir la nécessité de consulter la rose, quand

il sera question de faire un choix. Tu seras aimé de toutes les femmes, mais tu dois n'aimer qu'une, celle-là doit n'aimer que toi seul dans l'univers. » Ainsi parla mon pere, et me serrant la main, il expira. Toi seule, Azoline, après toutes les métamorphoses qu'a essuyées ma rose, l'a rétablie dans sa premiere fraîcheur, mais me pardonneras-tu de m'être servi d'un talisman pour mériter ton amour ? — Azolin ! Azolin ! lui dis je, tes vertus sont l'unique talisman qui m'a subjuguée ; va, la rose sera toujours en bouton, et son parfum sera toujours délicieux.

Alors, Azolin me présentant la rose, nous nous baissâmes en même tems pour en respirer l'odeur ; nos fronts se rencontrèrent, nos levres se collèrent sur la même feuille, un mouvement uniforme que nous

fîmes en nous relevant, unit nos lèvres entr'elles et nous cueillîmes, sans le vouloir, le premier baiser de l'amour. Nos joues disputèrent alors d'incarnat avec la rose,.... quand soudain au milieu du silence de la nuit la plus tranquille, un bruit de chevaux se fait entendre, et nous distinguons à la clarté chancelante de la lune, un grouppe de cavaliers descendant de la montagne et venant droit à nous. Je m'évanouis. Azolin me prend dans ses bras, m'emporte dans le château, et ma place sur un lit de fleurs qu'il m'avoit destiné. Je ne r'ouvris les yeux que pour contempler le spectacle le plus déchirant. La voix menaçante de mon pere, retentissant jusqu'au fond de mon cœur, m'avoit rappellée à la vie pour m'en faire sentir toute l'horreur.
« Azolin! disoit-il, tu n'échap-

peras pas à mon ressentiment. Tu as séduit la fille de ton bienfaiteur... Je t'aimois, perfide ! et ton ingratitude va me rendre féroce. Je t'ai reçu dans mon sein, et tu l'as percé d'un trait cruel, en me couvrant d'opprobre ; mais l'univers apprendra ma vengeance en frémissant ; il verra comment Azamor sait punir un vil esclave qui abuse de la confiance de son maître. Tremble, ton supplice approche... Esclaves ! qu'on l'enchaîne. — Barbares ! Arrêtez.. m'écriai-je, Azolin n'est point coupable, ou le Sultan a seul le droit de le punir : il n'a point été vendu, il n'est point esclave. Il ne m'a point séduite, mon cœur a volé au-devant du sien. Il ne m'a point enlevée, puisqu'il n'est ici que par l'ordre de votre maître... Il ne m'a point sollicitée à venir le trouver ici, puisque j'atteste avec serment

que nous ne nous sommes point écrit. Depuis six mois que nous nous aimons de l'amour le plus tendre, nous n'avons aucunement blessé les lois de la plus austère pudeur; nos ames sont pures comme l'astre du jour. Il ne manque à mon ami que des aïeux et de la fortune, mais son profond savoir et ses vertus le rendent digne de la main d'une reine. Au nom des dieux! respectez Azolin, n'insultez pas à la vertu malheureuse, ou craignez de me voir mourir avec lui. »

« La vertu! s'écrie mon pere avec fureur, la vertu! As-tu pu prononcer ce nom après l'avoir déshonoré? Fille indigne de mon sang, va, n'espere pas me tromper davantage; ne crois pas que des supplications, des larmes et l'image de ton désespoir suspendent mon bras. J'ai soif du sang de ce

lâche adultère, et rien ne peut le sauver. — Eh bien, m'écriai-je en frémissant de rage et me sentant un courage au-dessus de mon sexe, c'est moi qu'il faut immoler, il faudra que mon pere enfonce le poignard dans le sein de sa fille, avant de frapper Azolin... Non, non, ajoute mon barbare père, avec le sourire atroce de l'ironique pitié, tu ne mourras pas, je suis encore assez généreux pour te laisser le plaisir de gémir sur le cadavre du digne et noble objet de ton héroïque passion; tu resteras ici, tu pourras embellir ces déserts; Nicosie n'est pas digne de ta présence. »

Azolin qui jusqu'alors n'avoit encore rien dit pour se justifier, et sembloit, prosterné aux genoux de mon père qu'il embrassoit, attendre le signal de son supplice, se



relève avec force... Ah! qu'elle vive, s'écrie-t-il, et je meurs satisfait; puisse-t'elle un jour trouver grace auprès de son père, être heureuse et se souvenir d'Azolin! Il dit, se précipite dans mes bras et me presse dans les siens. On nous sépare. on entraîne Azolin loin de moi; mes yeux le cherchoient en vain dans l'horreur des ténèbres, lorsqu'un cri perçant vint frapper mon oreille. C'étoit la voix d'Azolin. — Azoline! Azoline!... Et je n'entendis plus rien. Il me sembla dans ce fatal instant que toute la nature rentroit dans le cahos. Je ressemblois au voyageur que la foudre vient de pulvériser. J'etois étendue sur le marbre glacé, et mon corps étoit inondé d'une sueur froide et de larmes. Je me traîne enfin, comme le vil insecte des prés, vers l'endroit d'où étoit parti le cri fu-

nèbre; et le seul objet qu'offre à mes regards la mourante lueur d'une lampe, est le corps d'Azolin nageant dans des flots de sang. Ses bourreaux avoient fui. « Barbares! Il expire, et je suis condamnée à lui survivre! ... Azolin! ô l'ami de mon cœur! il ne m'entend plus!- Eh bien! oui, je t'obéirai, père ambitieux et cruel! je vivrai.. Ta fille ne peut te maudire, mais elle sera plus heureuse que toi... Sans cesse auprès de ce qu'elle aime, elle se nourrira d'amour et de douleur, jusqu'à ce que l'ange de la mort vienne confondre ses cendres avec celles d'Azolin, tandis que, déchiré peut-être de remords, tu mourras seul, et le tombeau fastueux que t'élévera la servile adulation ne vaudra pas ce monument de verdure que mes propres mains vont élever aux mânes d'Azolin et

que je partagerai avec lui. » O toi ! me dit-elle, qui parois t'intéresser à nos malheurs, et que le Ciel touché de mes soupirs semble avoir tout exprès envoyé pour fermer ma paupière et placer mon corps auprès de mon cher Azolin, ne me refuse pas ce service. Depuis trois jours je n'ai pris aucune nourriture et je sens que je ne te ferai pas longtems attendre. Quand je ne serai plus, tu prendras la rose que tu vois sur ce tombeau. Je ne veux pas qu'elle tombe dans les mains d'un homme qui ne sauroit pas l'apprécier et qui seroit indigne de posséder un si rare trésor. — Va dire ensuite à mon père qu'il est vengé, qu'Azoline ne vit plus, et qu'elle lui pardonne. »

Elle dit, et tournant un long et douloureux regard sur la tombe, elle respira fortement l'odeur de la

rose,

rose, fit un cri, prononça trois fois le nom d'Azolin et mourut dans mes bras. La rose devint tout-à-coup aussi blanche que la neige des montagnes, je la saisis avidement des mains d'Azoline, et l'ayant arrosée de mes larmes, je la plaçai contre mon cœur. J'exécutai ponctuellement les dernières volontés d'Azoline, mes mains la placerent à côté de son époux. Je jonchai de fleurs la terre et le gazon qui couvroient leurs dépouilles mortelles, et souhaitai que leurs mânes n'en fussent jamais que mollement chargées. J'adorai avec un frémissement religieux tout ce que la tendresse de ces amans sembloit avoir consacré; le palmier, le ruisseau, le rocher, le vallon solitaire.

Je traçai les vers suivans sur la pierre qui couvrit ce couple infortuné:

Passant, arrose de tes pleurs
Cette tombe simple et paisible :
Elle enferme un couple sensible
Dont l'amour a fait les malheurs.
Azolin à son Azoline
Ici par la mort est uni ;
De la rose il n'eut que l'épine,
Et mourut sans avoir joui.

Est-ce un mal ? non, sans doute ; mais, achevons.

Avant de porter à Azamor la nouvelle du trépas d'Azoline et de m'éloigner du Royaume de Chypre, pour retourner en France, je pris la guitare d'Azolin (*a*) et la baisai comme un monument respectable de l'amour le plus pur et le plus malheureux. Je m'éloignai de cette enceinte religieuse avec un regret inexprimable, et j'aurois voulu y passer ma vie. J'enviois le sort d'A-

(*a*). Si cette Nouvelle peut faire quelque plaisir, l'auteur se propose de donner les Aventures de cette rose à son arrivée en France.

zolin, je déplorois les malheurs d'Azoline. Mes doigts s'égarèrent au gré de mon imagination exaltée, sur les cordes de la guitarre d'Azolin; je me crus inspiré par son génie et j'improvisai les couplets suivants, pour donner un libre essor à cette foule de sentimens, de douleur et de volupté dont mon ame étoit surchargée.

LA ROSE D'AMOUR.

Celui qui veut au jardin de Cythère
Entrer un jour,
Et recueillir dans son riant parterre,
Rose d'Amour,
Doit se soumettre à la loi du mystère
Dans ce séjour.

Lorsqu'il aura fait choix d'une bergère,
Il faut d'abord
Qu'il songe plus à l'aimer qu'à lui plaire
Mais sans transport,
Ah! s'il ne veut qu'un triomphe éphémère,
Il a grand tort.

Bientôt, je vois dégoût, insouciance,
Ennuis, froideur,
Substitués à cette jouissance
D'ame et de cœur.
Lorsque les sens font seuls notre existence,
Adieu bonheur.

Heureux l'amant qui dans toute sa vie
N'a qu'une fois
Donné son cœur, n'estime que sa Mie,
Chérit ses loix,
Et sur son sein ne porte aucune envie
Au sort des Rois!

Rose d'Amour pour lui toujours nouvelle
Comble ses vœux,
Le jour est beau, la nuit encore plus belle,
Pour tous les deux;
Ah! celui-là qui peut être fidèle
Est seul heureux.

Mais quand l'un d'eux sent clorre sa paupière
Par le trépas,
L'autre aussi-tôt doit quitter sa carrière,
Et dans ses bras,
Ma foi, Messieurs, j'ai crayonné mon père,
N'y pensant pas.

De ces Héros dont mon Roman se pare,
Grace à l'Hymen,
On n'en voit plus. Une Azoline est rare,

Et c'est fort bien ;
Car n'est plus d'homme en ce siècle bizarre,
Comme Azolin.

O vous ! qui pénétrés d'admiration pour ces exemples d'un amour romanesque, vous sentiriez le courage d'imiter Azolin, lisez les vers que j'ai tracés sur leur tombe, et méritez de rencontrer comme moi une Azoline.

LAURE ET GAUVAIN,

OU

LA BELLE ET L'ÉPÉE,

DEUXIÈME NOUVELLE.

Puisse des fleurs dont Vénus se couronne,
Le tendre Amour y plaçant son flambeau,
Orner d'Imbert (1) le paisible tombeau,
Et des plaisirs en construire le trône :
Là, tous les ans, voudrais, au renouveau,
Former des chœurs de bergers, de bergères,
Aux chants d'amour mêlant danses légeres,
Et s'ébattant au son du chalumeau.
Au Panthéon je laisserais Voltaire;
Mais, qui chanta les bois et l'onde claire,
Doit avoir tombe au pied d'un jeune ormeau,

(1) Imbert, né à Nîmes, doit sa réputation à son *Jugement de Paris*, à ses Nouvelles et Contes en vers. On pouvoit tout attendre de cet estimable littérateur, si la mort ne l'avoit pas moissonné si jeune. Je suis loin de l'égaler, en courant la même carrière, mais je serai trop heureux, si l'on veut bien me citer après lui.

Ou peuplier, dans l'isle solitaire
D'Ermenonville, à côté de Rousseau.
Pour moi qui n'ai d'Imbert la mélodie,
Ni de Rousseau le sublime génie,
Quand de mes jours sera plein le fuseau,
Point ne desire une tombe trop fière,
Marbre sculpté de savante manière,
Mais simple tertre, à côté d'un ruisseau.
Que là, bons cœurs qu'ai chéris dans ma vie,
Viennent pleurer, c'est tout ce que j'envie,
Et tel destin me semble encor trop beau.
Mais j'oubliois que j'ai promis un Conte,
M'y voici donc : écoutez, je raconte.

Gouvain, l'effroi des plus vaillans guerriers,
Qui comme feu redoutoient ses approches,
Et qui, sachant cueillir myrte et lauriers,
N'eut près du sexe onc les mains dans les poches,
Fut néanmoins pendant toute une nuit
Entre les bras d'une femme de mise,
Sans que faveur moindre lui fût permise,
Tel fait vaut bien qu'on en fasse récit.

Le doux printems égayoit la Nature,
Un jour serein inspiroit le desir
De s'égarer sous la verte voussûre
Des arbres frais où siége le plaisir.
Sire Gauvain prenant épée et lance,
Eperons d'or, écu de fin acier,
Devers le bois s'achemine en silence,

Laissant au pas marcher son fier coursier.
L'astre du jour, caché par les montagnes,
Sous un ciel pur versant ses derniers feux ;
Le verd naissant qui couvre les campagnes,
Et des oiseaux le ramage amoureux,
Tout provoquait la tendre rêverie,
Et mon heros, bientôt, sans y penser,
Laissa glisser dans son âme attendrie,
Pensers divers qui venoient le bercer,
Mais tant rêva qu'enfin vint la nuit sombre;
Il s'apperçut qu'il étoit égaré,
Point ne craignoit ; mais dans l'horreur de l'ombre,
On couche, mal, vaut mieux être rentré.
Il quitte et prend cent fois la même route ;
Puis sur ses pas retourne, mais en vain,
Jurant, priant, mais toujours sans voir goute,
Plus cheminoit, plus s'égaroit Gauvain.
Force lui fut enfin dans sa disgrace,
Perdant l'espoir de trouver son château,
De se choisir sur l'herbe quelque place,
Et d'y dormir, roulé dans son manteau.
Certes, pour lui n'étoit nouvelle chose
Que pareil lit, c'est celui des héros ;
Tout aussi bien que s'il fouloit la rose,
Mars sait dormir à l'ombre des ormaux.
Aussi Gauvain dormit-il d'un plein somme,
Jusqu'à ce que des premiers feux du jour,
L'aurore vint l'environner, tout comme
S'il eût été l'objet de son amour.
A sa paupière encor mal affermie ;
Il rend l'essor, en frottant de la main,

Offre son cœur à Dieu, puis à sa mie,
Et se dispose à suivre son chemin;
A lui soudain un guerrier se présente,
De pied en cap tout de noir équipé;
Telle rencontre au réveil peu plaisante,
L'est moins encor quand on n'a point soupé.
Mais, je l'ai dit, le héros de ce Conte
N'est point du tout homme à s'en effrayer.
Du survenant il s'approche, et raconte
Comment il sut au bois se fourvoyer.
On cause tant, que de fil en aiguille,
Sire Gauvain, franc comme ambre et loyal,
Sans oublier la moindre peccadille,
Se montre nu, sans y soupçonner mal.
Au tems jadis pourtant, ainsi qu'au nôtre,
Voyoit-on gens, questionneurs malins,
Tirans marons avec les mains d'un autre,
Et comme ici toujours à nuire enclins.
Mais un cœur droit ne peut de l'artifice,
Se faire même une idée: à Gauvain
Vous eussiez dit qu'il faut de là malice
Se défier, que l'eussiez dit en vain.
Il lui falloit faire l'apprentissage;
Il en fut dupe, et ce fut pain béni.
A ses dépens lorsque l'on devient sage,
Contre l'écueil on est mieux prémuni.
» Bien grande faim vous tourmente sans doute,
» Et de la cour d'Artus vous êtes loin;
» Vers mon château, croyez moi, faites route,
» De vous traiter, beau Sire, aurai grand soin.
» Dit l'inconnu, mais comme n'ai personne

» Auprès de moi qui vous puisse annoncer,
» Pardonnez-moi, si je vous abandonne ;
» Je cours devant, pour mieux tout disposer.
» Le vieux châtel qui sur ce pré domine
» Et que voyez, Seigneur, est mon manoir,
» Y trouverez bons mets et bonne mine ;
» Je vous attends, et pars ; jusqu'au revoir »
—Irai, Seigneur, dit le Preux intrépide,
« Merci vous dis de tant d'honnêteté :
Et l'inconnu vole d'un pas rapide,
Laissant Gauvain de son offre enchanté.

Non loin de-là, le Prince sur la rive
D'un clair ruisseau, voit trois bergers assis,
En saluant, auprès d'eux il arrive ;
Leur fait accueil, et les traite en amis.
Politesse onc ne fut infructueuse,
Et l'un des trois que rend extasié
Dans la noblesse humeur si gracieuse,
Lui parle ainsi d'un ton plein de pitié :
» Hélas ! hélas ! où courez-vous, beau Sire ?
» Point ne mérite un guerrier aussi doux
» Qu'un chevalier félon veuille l'occire.
» C'est à la mort que courez, voyez-vous ?..
» Tous les matins, dans la verte campagne,
» Voyons descendre et prendre la forêt
» Cet homme noir, et puis à la montagne
» S'en retourner, comme fait un furet
» Dans sa tannière emportant bonne proie ;
» Si revenez, serez le seul qu'on voie
» D'une centaine ici revenir sain :
» Tant est secret de ce preux le dessein.

» Or, comme d'eux nul n'a pu nous instruire
» De ce qui là leur étoit advenu,
» Si l'on en peut juger par ouï-dire,
» Ils sont tous morts chez ce lâche inconnu ».
Pareil avis n'est du tout fait pour plaire,
Le pâtre avoit un air de vérité;
Gauvain pensa retourner en arrière,
Mais ce projet fut bientôt rejetté.
» Non, de mes jours, se dit-il à lui-même,
» Vagues propos n'alarment ma valeur,
» Ce me seroit ignominie extrême
» Qu'un seul instant avoir manqué de cœur.
» On veut tenter peut-être mon courage,
» De reculer, d'ailleurs, il n'est plus tems,
» Irai pourtant; j'ai promis. ---- Bon voyage.
» -- Ne vous dis pas adieu, mes bonnes gens;
» Vous apprendrai la fin de l'aventure,
» En repassant. -Dieu le veuille !.. Et Gauvain
Piquant des deux sa superbe monture,
Galoppe, arrive, est introduit soudain.

On l'attendait; et sitôt qu'il se montre,
Seigneur, vassal, suivante, marmiton,
Tout est en l'air et vient à sa rencontre,
Avec un air de jubilation.
Fille au teint rose, au regard vif et tendre
Vient présenter sa main blanche au guerrier,
Et souriant, pour l'aider à descendre,
De l'autre main tient fermé l'étrier.
Celui-ci lorgne, et son œil semble dire,
En se plongeant sur le sein de l'Hébé,

» Là demeurer est-ce que je desire,
» Si là-dessus je me voyois tombé.
--- Beau chevalier, lui dit son nouvel hôte,
» En le menant dans un riche sallon,
» De rien ici ne devez avoir faute,
» Agissez-y comme en votre maison.
» Commandez; tout est à vous sans réserve,
» Car, dès cette heure à vous sont tous mes
» biens;
» Mais êtes las, en attendant qu'on serve,
» Reposez-vous, je vous quitte et reviens ».

Oh ! oh ! disoit, croyant dormir encore,
Et de l'accueil Gauvain tout ébahi;
» Ceci n'est pas agir de Turc à More;
» Et sauf respect, nos bergers ont menti ».
Gauvain peut-être aimoit le monologue,
Moi qui les hais, j'en mets ici la fin;
Permets, lecteur, que pour un dialogue,
Je te ramene ici le Châtelain:
Seul ? oh ! non pas, je serois monotone,
Et ne veux l'être. Il tenoit par la main
Laure sa fille, adorable personne,
Et de tous points ayant l'air plus qu'humain.
Il entre et sort, fermant sur eux la porte.
Les voilà seuls, l'amour va faire trois.
Le bon Gauvain qu'un feu soudain transporte,
Ouvre la bouche et se trouve sans voix;
Bon compagnon étoit pourtant le drôle,
Mais en connois plus d'un en pareil cas
Qui, comme lui, manqueroient de parole
Au premier coup; respect nous tient les bras.

Du vis-à-vis la beauté singulière
Cause d'abord son admiration,
Mais du patron étoit peu régulière
La complaisance, en cette occasion.
Père commode et fille obéissante
Aux rits reçûs sont une infraction ;
Et tout cela rend très-embarrassante
Du Chevalier la situation.
Que fera-t-il? des yeux il la dévore,
Mais est-ce assez d'un si tranquille jeu?
Il veut et craint, hélas! d'être avec Laure
Ou trop galant ou de l'être trop peu.
Il faut opter pourtant: il se hasarde
De présenter hommage de valeur ;
Mais humblement, craignant quelque nasarde,
Puis vient après l'hommage de son cœur.
Accepté : bon ! ensuite il se propose
Pour de la belle être le Chevalier,
Permis encor : puis, c'est nouvelle chose,
Sermens d'amour arrivent un millier.
On s'en doutoit. Quand on lui rend les armes
Fille a toujours des yeux de lynx pour voir
L'impression qu'ont produite ses charmes,
Et vanité fait toujours son devoir.
L'amour aussi voulut faire son thême ;
Bien rarement Gauvain manquoit son but,
Sa bonne mine avoit d'amour extrême
Pénétré Laure, et bientôt il le sut.
Croyant alors la victoire certaine,
En conquérant il prétend en user ;
Il presse Laure, elle résiste à peine.

Déja Gauvain alloit prendre un baiser;
Mais, alte-là... « Ne l'aurez pas, beau Sire,
» Ou causeriez à mon cœur vif regret;
» Malheur bientôt suivroit votre délire;
» Ecoutez-moi, mais sur-tout du secret.
» Ordre précis m'est enjoint par mon père
» De couronner vos plus tendres desirs;
» De tout vouloir, quoique vous vouliez faire;
» Mais c'est un piége affreux que ces plaisirs.
» Mon doux ami, si Laure vous est chère,
» Sachez-lui gré de vous tenir rigueur,
» Puisque le sort vous ôte la lumière,
» Tout aussitôt qu'aurez cueilli sa fleur ».
A ce discours bien fait pour rendre sage,
Vous eussiez vu notre amoureux Gauvain
Tombant à plat, et changeant de visage,
De la princesse abandonner la main.
Moins vîte encor, la bergère qui cueille
La violette, avec un cri d'horreur,
Retireroit la sienne de la feuille
Qui lui dérobe un aspic sous la fleur.
» Eh bien! seigneur, ma fille est-elle aimable?
Dit en rentrant le rusé Châtelain:
» On ne peut plus; mais je crois que la table
» M'est à présent d'un secours plus certain ».
On dîne donc, et le lecteur devine
Que le galant s'en acquitta fort bien,
Sans complimens la chère étoit divine,
Vins, viandes, fruits, il ne fit grace à rien.
Sembloit que l'hôte eût des termes Arabes,
Quand sur les plats il demandoit avis;

Il n'empochoit que des monosyllabes,
Encor de loin s'étoient-ils tous suivis;
Jusques-là que, par rare courtoisie,
Le Châtelain offrant sa fille au Preux,
Notre gourmand n'accepte et remercie
Que par un geste équivoque et douteux.
Après dîner, comme il avoit coûtume,
Le Châtelain voulant aller aux champs
Lui dit d'un ton sec et plein d'amertume:
« Çà, que ce soir je vous trouve céans;
» Il faut m'attendre, et s'il vous prend envie
» A mon inscû de quitter le château,
» Beau prisonnier, c'est fait de votre vie.
» Vous trouverez ici votre tombeau;
» Jusqu'au revoir. » A ce langage étrange
Qui fut surpris, ce fut le Chevalier;
Son sang bouillonne.. il va.. mais s'il se venge
Il perdra Laure et force est de plier:
Il reste donc. « Mais d'où vient ce mélange
» De politesse et de brutalité?
» Oh! c'est qu'il veut que je prenne le change;
» C'est se connoître en hospitalité,
» Que de laisser son hôte avec un ange
» Dont on lui fait pleine propriété;
» Bien loin, vraiment, que cela me dérange,
» Je me complais à ma captivité.
– » Cessez, cessez de chercher des excuses,
» Mon doux ami, dit Laure en soupirant,
» Votre cœur franc ne connoît pas les ruses
» Et tous les lacs que mon père vous tend.
» Oui, je vous aime et ma vive tendresse

» Est un malheur, hélas ! de plus pour nous ;
» Indifférente, au moins dans ma sagesse
» Je trouverois des armes contre vous.
» Si je savois tout ce qu'on vous prépare,
» Vous le dirais, mais non : vœux superflus !
» Gardez sur-tout que l'amour vous égare,
» Et quoiqu'on veuïlle, ah ! ne résistez plus.
» Voici venir le moment de l'épreuve,
» Mon père arrive.. Allons, tenez vous bien..
» De votre amour la plus touchante preuve
» Est, songez-y, de ne me prouver rien. »
Telle leçon etait sans doute utile,
Mais pour Gauvain c'est comme de l'hébreu ;
» Vaincre ou mourir, est pour moi plus facile
» Que deviner, ne suis sphinx à ce jeu».
Vient pourtant l'heure où du sommeil propice,
Les doux pavôts versés à pleines mains,
Mettent le Roi, le Saint-Pere et l'Actrice
A l'unisson du dernier des humains ;
Le Châtelain ordonne que l'on dresse
Lit au sallon pour Laure et l'étranger,
Qui, bien qu'amour le poignarde et le presse,
S'en émerveille et craint quelque danger.
Ouvrant les yeux et muet de surprise,
Il se souvient alors que le trépas
Promis par Laure, achevera la crise,
Soit qu'il accepte ou qu'il n'accepte pas.
A sa réponse il travailloit encore,
Que le voilà soudain déshabillé
Sans le sentir ; on le laisse avec Laure,

Et l'huis bien clos, on emporte la clé.
Dans ce réduit solitaire et paisible
Douze flambeaux ont ramené le jour,
Toute la nuit Laure sera visible,
Mais rien de plus, quoique fasse l'amour.
Ordre précis de ne pas les éteindre :
Funeste soin ! cruel rafinement !
Gauvain verra, mais toujours sans l'atteindre,
Bonheur sourire et fuir à tout moment.
Laure rendue à l'état de nature,
Offre à Gauvain mille appas des plus beaux,
Tout lui promet l'ivresse la plus pure,
Il voit Vénus sortant du sein des eaux,
Et les voilà sous même couverture.
De mille feux le héros embrâsé
Veut préluder et tenter l'aventure ;
Il sait qu'on l'aime et tout lui semble aisé.
Quelques dangers qu'entraîne la victoire,
Avis de Laure et soupçons alarmans,
Tout disparoît alors de sa mémoire,
Il ne voit plus que des plaisirs charmans.
La tendre fleur sous sa main indiscrette,
Alloit s'ouvrir et l'amour triomphait,
Lorsqu'une main invisible l'arrête,
Délivre Laure et le rend stupéfait.
» Apprends, dit-on, que bonne et sûre garde
» De la Princesse ici veille le bien. »
Gauvain surpris de tous ses yeux regarde,
Court en tous sens la chambre et ne voit rien ;
Hors une épée au plafond suspendue :
Mais glaive n'a, certes, ni mains, ni voix:

» Si fait, dit Laure et je suis défendue
» Uniquement par ce fer que tu vois.
--- Mais pense-t on que je craigne une épée,
» Moi qui sortis vainqueur en tous combats?..
»---Oui: celle-ci, car elle est enchantée,
» Et ta valeur ne t'en sauveroit pas.
» Cent chevaliers dont l'amoureuse audace
» N'avoit fait cas de mes sages avis,
» Jusqu'au dernier sont tous morts sur la place,
» Encor d'amour n'ont-ils pas eu le prix.
» Ne reste plus des diverses épreuves
» Qu'ici mon pere aux Chevaliers offrit,
» Que celle-ci... t'ai défendu les preuves,
» Souviens-t'en bien et le charme finit.
» O bel ami! de grace, de mes charmes
» Sois attentif à détourner les yeux,
» Ne livre pas à d'éternelles larmes
» Ta pauvre Laure, et tu seras heureux. »
—Heureux? ne vois pas trop comment peut l'être
» Amant nourri d'amour contemplatif...
» Le sort veut-il qu'on soit sage à la lettre?
» Nous défend-il jusqu'au consolatif!
» N'ai, de par dieu, depuis que suis en vie,
» Ouï parler de tel événement,
» Seroit-ce pas pudeur à l'agonie,
» Dont la ruse est dernier retranchement ?.!
» Faut l'éprouver. » Comme il alloit résoudre
La question, à Laure échappe un cri,
Le glaive part, siffle et comme la foudre
Tombe, égratigne et entre en son étui.
» Eh bien, mon cher, en doutez-vous encore?

Nenni, ma mie, et ceci n'est un jeu :
Ah ! quelle peur vous avez faite à Laure !
» Peu s'en falloit que ne vous disse adieu.
» Mais je respire... Allons, soyez plus sage ;
» Dormez, mon cœur.. N'êtes vous pas blessé?
» Non, dit Gauvain, plein d'amour et de rage :
» Mais aimerois mieux être trépassé.
» Quoi ? sera dit qu'avec gente pucelle,
» A tresse blonde, aurai toute une nuit,
» Rien que des yeux travaillé près d'icelle,
» Et sortirai, comme Tithon, du lit ?
» Serois en bute à cent plaisanteries ;
» La cour d'Artus au doigt me montrera,
» Ne souffrirai jamais leurs railleries,
» Et cette épée ! aucun d'eux n'y croira.
» Oh ! c'en est fait, de mes jours n'ai plus cure,
» Mourrai plutôt, mais mourrai triomphant. »
Nouveaux efforts et nouvelle piqûre,
Tandis qu'au mieux la belle se défend.
Ne citons plus les tourmens de Tantale,
Celui-ci n'est à comparer au sien,
auvain voyant tout ce que Laure étale,
Est plus à plaindre, en ne touchant rien.
Ainsi jadis le bonhomme Moïse
Pour un petit avoir pu s'égarer,
Exclu par Dieu de la terre promise,
Touchoit la porte et n'y pouvoit entrer.
Ou, tel encor est auprés d'une impure,
Un Jouvenceau qui de feux dévoré,
Craignant moins Dieu que l'effet du mercure,
N'ose surgir au temple desiré.
Tel est Gauvain qui plus ne se possède,

Se recommande à Robert d'Arbrissel,
Pour assouplir par quelque bon remède
De nos plaisirs l'agent universel.
Vaine ressource : il est incorrigible,
Et ne pouvant le mettre à la raison,
Notre héros tout à jour comme un crible,
Préfère enfin la ruse à l'oraison.
Bien que l'épée ait bons yeux et bonne aîle,
En tapinois il sait de tems en tems
Mettre en défaut l'active sentinelle,
Et sur le gros prenant à tous momens
Nouvel à compte, avec mainte blessure,
Gagnant terrein, puis reculant deux pas,
Assez en fait pour calmer sa luxure,
Et pas assez pour craindre le trépas.

Pas n'est befoin, mes amis, de vous dire
Qu'au chevalier la nuit était sans fin,
L'aube du jour à ses yeux vint reluire:
Il en fut aise et n'en fit pas le fin.
D'une autre part le pere de la Belle,
Que du galant alarmoit le destin,
Et comme lui n'ayant clos la prunelle,
Chez nos amans se rend de grand matin,
Pensant trouver son étranger sans vie.
Peu s'en fallut qu'il ne chût de son haut
Quand il le vit, la mine épanouie,
A sa rencontre accourir d'un plein saut.
„ Oh! par ma foi, je le dis à ma honte,
„ Mais vous saurez, Seigneur, que je n'ai fait
„ Chose qui pût m'attirer mon décompte,

» Et votre fille est encore au complet.
La couverture en mille endroits percée,
Le sang par-tout répandu sur les draps,
Le ris malin de Laure embarrassée,
Le lit défait et l'air d'un couple las,
Tout démentoit pourtant cette sagesse,
Et n'en étoit dupe le Châtelain ;
Aussi le preux en ces mots se confesse :
» Un peu plus tard c'étoit fait de Gauvain ».
---Gauvain? ô ciel! quoi, vous êtes ?...-- sans doute...
Neveu d'Artus ?... fléau des mécréans ?..
Et j'aurois pu?-- Mais, pour ce qu'il m'en coûte,
» Ne suis faché d'être venu céans.
» D'honneur, avez une fille divine,
» Et veux finir ce que j'ai commencé.
— Elle est à vous, Seigneur, et je devine
» Comment par vous est le charme cessé:
» Laure devoit, aux termes de l'oracle,
» N'appartenir qu'au plus grand des guerriers.
» Ce Preux, c'est vous... ainsi, ce n'est miracle
» Si jusqu'ici plus de cent chevaliers,
» Qu'ai recrutés pour finir l'aventure,
» De la recherche ont payé tous les frais.
» Le ciel veilloit dessus votre future,
» Epousez-là, pour remplir ses décrets.
» Mais à cela je ne vous veux contraindre :
» Tous mes biens sont à vous dès ce moment.
—Merci, Seigneur, suis riche, et dis sans feindre,
» Ne veux de vous que Laure seulement. »

Grace aux *on dit* qu'épand la renommée
Pour amuser oisifs de tous pays,
On sçut bientôt que par tendre hyménée,
Le preux Gauvain, et Laure étoient unis.
De toutes parts vinrent à cette fête,
Bergers, vassaux, parens et chevaliers,
Ris, et plaisirs la rendirent complette,
Pages d'amour n'y furent les derniers,
Et ces fripons, quand la nuit vint étreindre
De nœuds de fleurs nos fortunés époux,
Disoient en chœur. « Plus n'est d'épée à craindre,
» Ni de sermons, beau Sire, vengez-vous ».
Si jà n'étoit trop longue cette histoire,
Voici l'endroit de glisser un avis,
Qui nous présente un moyen péremptoire
Pour éviter hymens mal assortis.
Plus d'une femme en ce siécle trompée,
Court à l'hymen et puis s'en mord les doigts
Or, n'adviendroit ce malheur, si l'épée
Dont est parlé, pouvoit guider son choix.
Piron voulait au cœur une fenêtre,
Et c'est à lui bien sagement pensé,
Mais n'est assez de démasquer le traître,
Par une épée il faut qu'il soit tancé.
Faire des loix n'étant du tout ma tâche,
Car à des sourds on prêcheroit en vain,
Je veux redire à celui qui s'en fâche,
Ces vers chantés aux nôces de Gauvain.

» Jeunes beautés qu'une premiere faute
» Dans le désordre peut jetter,

» A vos galans tenez la figue haute,
» Et faites-là leur acheter. *bis.*

» Mais dès qu'aurez amans à votre guise,
» Pour lui n'ayez plus de rigueur,
» Trop résister chez nous desir aiguise,
» Mais long desir ôte vigueur.

» Que la prudence et l'amour soient vos guides,
» Ménagez vos rapides feux:
» Sachez qu'il n'est pour goûter biens solides,
» Qu'un prélude voluptueux. *bis.*

» Lorsque l'ennui de long-tems vous défendre
» A fatigué votre vertu,
» Sachez unir le plaisir de vous rendre
» A l'honneur d'avoir combattu. *bis.*

LES ALBIGEOISES,

SCÈNE CHAMPÊTRE.

Extrait d'un voyage à Toulouse.

J'ERROIS au hasard dans les plaines d'Albi, au moment où le Soleil colore de ses derniers rayons la cîme des montagnes, et rappelle les troupeaux au bercail. Jé côtoyois sur un chemin très-large les remparts de Gayac, lorsque des accens pleins de douceur et un air de la mélodie la plus simple, caresserent mon oreille et toucherent vivement mon cœur. Voici ce que l'on chautoit :

Colin disoit que j'avois sçu
Lui plaire et qu'il seroit fidèle,
J'en fus touchée et je l'ai cru,

Je

Je fus aveugle et criminelle ;
Et cependant Colin a pu
Me quitter pour une autre Belle.

Ah ! qu'il soit heureux dans son choix,
Je le veux ; mais malheur á celle
Qui lui donne encore une fois
L'occasion d'être infidèle !
Moi, je vais mourir, et je crois
Etre encor plus heureuse qu'elle.

En avançant vers l'endroit d'où partoient ces accens, j'apperçus six Albigeoises assises sur les pierres même du rempart ; elles filoient, elles chantoient, et les mouvemens de leurs fuseaux s'accordoient avec leurs chants. Le patois doux et naïf dans lequel leurs paroles étoient exprimées, ajoutoit encore à la magie de leur simple et touchante expression. Rien ne retraçoit mieux à mon imagination les mœurs des Pastourelles du premier âge. Je ne pus me défendre d'une impression d'ivresse et d'enthousiasme : en effet, rien ne

ressemble mieux aux concerts des Anges que la voix de plusieurs jeunes filles qui s'accordent bien ensemble, et sur-tout des Languedociennes. J'appuyai la tête sur le mur du rempart, et donnai un libre cours aux larmes délicieuses dont mes yeux étoient remplis. Ces voix descendoient jusqu'à mon oreille d'un lieu très-élevé, et je les croyois sortir du ciel. Ajoutez à cela, pour completter l'illusion de cette scène pittoresque, que mon ame étoit dans ce moment en proie à la plus profonde mélancolie. Le Tarn qui, dans une grande partie de son cours, roule sur des terres et des sables rouges qu'il détache, et dont il se colore, paroissoit ensanglanté ; ses flots battoient le pied des murs du rempart où j'étois lié par un charme invincible : retenus non loin de là pour une levée très-haute et très-

large, ils retomboient avec un bruit épouvantable du lit supérieur dans un lit profond où ils s'engouffroient en bouillonnant. Les derniers rayons du soleil couchant éclairoient à demi cette scène imposante, et dans la situation où se trouvoit mon ame, ces tableaux terribles de la nature nous frappent d'autant plus que notre imagination livrée au désordre y ajoute les siens. La mienne se crut transportée sur les fleuves de l'enfer des Poètes, qui roulent et bouillonnent entre le Tartare et l'Élisée. Je voyois sur la rive opposée, des saules dont les racines et les branches se baignoient dans les eaux, des peupliers s'élevant tranquillement dans les airs, d'immenses prairies offrant par-tout quelques bouquets d'arbustes répandus au hasard et nuancés d'améthystes, de safran, d'opales et de roses. Les souvenirs

agréables ou douloureux des premiers jours de ma vie ; mes malheurs, mes plaisirs et mes tourmens venoient se présenter à mon esprit comme dans une glace magique ; toutes mes sensations, toutes mes pensées, l'image de tous ceux qui m'ont été chers, ceux que j'ai été forcé de ne plus aimer, ceux que j'ai perdus, ceux que je pleure à présent et ceux que j'aurai à pleurer dans la suite ; mes doutes, mes terreurs et mes espérances sur le sort qui nous est réservé au-delà du voyage borné de la vie, tout cela se pressoit autour de mon cœur, et se joignant aux grandes impressions que la nature communique à ses adorateurs, m'enlevoit à moi-même, et je vécus, pour ainsi dire, une seconde fois.

Les Albigeoises après un mo-

ment de repos qui m'avoit permis de m'abandonner aux sensations que je viens de décrire, recommencèrent leurs chants. Je vais en donner une traduction la plus fidelle qu'il me sera possible; mais je préviens qu'il faudroit, pour être ému comme moi, entendre ces couplets dans l'idiôme naïf et touchant des chanteuses Languedociennes; être, ainsi que moi, sur les bords du Tarn aux approches de la nuit; être comme moi malheureux; aimer et sentir comme moi toutes les beautés de la nature.

La permière continua donc ainsi sa Romance :

Mes compagnes, n'aimez jamais;
Comme Colin, tout amant change;
Abandonnée à mes regrets,
Depuis, je souffre un mal étrange.

LA IIme.

Ah! ce Colin est bien mauvais.

LA IIIme.

Dans parreil cas, ma foi l'on s'venge.

LA IVme.

Dis-moi, qu'as-tu fait à Colin
Pour qu'il porte ailleurs son hommage ?

LA Ire.

Babet ! hélas ! avant l'Hymen
J'accordai tout à ce volage,
Je l'aimai trop.....

LA Vme.

Ah ! je sens bien
Que quand on aime, on n'peut êtr' sage.

LA VIme.

La nature nous fit un cœur,
Est-c'not' faute, s'il est trop tendre ?
Et s'il survient un séducteur
Est-ce à nous que l'on doit s'en prendre ?

LA IIme.

Non, sur'ment, mais dans c'cas, ma sœur,
On nous punit sans nous entendre......

L Ire.

A l'ingrat qui me fait souffrir

Je pardonnerois son parjure :
S'il m'étoit permis de mourir,
Pour faire oublier son injure.
Mais si l'amour me fait périr,
Je dois vivre pour la Nature.

Trois fois je voulus dans les eaux,
Terminer ma triste carrière,
Insensible à mes propres maux,
Je songeai trois fois à ma mère.
Il faut l'aider de mes travaux,
Il faut lui fermer la paupière.

CHŒUR.

Colin ayant trahi sa foi,
Ta mère te sera fidelle,
Pour vivre elle n'a plus que toi,
Il faut que tu vives pour elle ;
Nous ferons toutes comme toi,
Puisque tout homme est infidèle.

LA Ire.

Colin ayant trahi sa foi,
Ma mère seule m'est fidelle ;
Pour vivre elle n'a plus que moi,
Je ne veux vivre que pour elle.
Ah ! faites toutes comme moi,
Puisque tout homme est infidèle.

CHŒUR.

Colin &c.

La nuit vint étendre ses voiles sur tous les objets qui m'environnoient, et contraignit nos concertantes à se retirer chez elles : mais je les vis et je les entendis encore long-temps après qu'elles furent disparues. Ah! sans doute, me disois-je en me retirant; ce n'est pas sans dessein que la nature a donné à la voix ces sons pénétrans qui ouvrent si promptement la source des larmes dans le cœur de l'homme sensible; mais ce n'est pas sur nos théâtres que leur pouvoir se signale. Renaud, Maillard et Baletti, chantent pour être applaudies ; leurs talens ne servent qu'à leur vanité, et l'amateur n'écoute que leur voix qui se déchire en éclats douloureux, en modulations symétriques, gênées par les tems et la mesure : ici, je n'ai pas même imaginé que mes Albigeoises chantassent bien ; je n'ai vu que les

expressions vraies de la nature; je n'ai senti que les douleurs d'une amante abandonnée, et il me semble que ces sons ont été recueillis par l'amour, et semés dans les airs pour réveiller les remords et l'honneur dans les cœurs prêts à être infidèles ou indifférens.

LA MÉLANCOLIE,

OU

LE SPLEEN,

POÈME. (1)

DE l'ivresse est-ce la fumée
Qui fascine ainsi mon cerveau ?
Veillé-je, ou des bras de Morphée
Doucement glissé-je au tombeau ?
Est-ce une fiévre, est-ce un vertige, [2]
Un avant-coureur de la mort ?
Je ne vis pas !.... mon âme dort
Sans réalité, sans prestiges,
Sans feu, sans desirs, sans transport ;
Et la raison qui me dirige,
De moi s'arrache avec effort !....
  Entouré de voiles funèbres,
Je frissonne et ne le sens pas...

(1) Ce poëme faisoit partie d'un ouvrage plus étendu, ayant pour titre : *Essais sur la mélancolie considérée au physique et au moral.* Nous en avons ici placé quelques notes pour développer ce que la poésie laissoit d'obscur.

(2) Le vertige est un tournoiment de tête, causé par les vapeurs, un égarement de sens et une folie. On voit dans la Genèse, que Dieu envoyoit un esprit de vertige à ceux qu'il vouloit punir.

Je m'enfonce dans les ténèbres,
Et crois voir l'enfer sous mes pas!.....
Hélas! ma tête embarrassée
A perdu jusqu'aux souvenirs,
Et de ma poitrine oppressée
Avec bruit montent des soupirs.
Mon cœur engourdi se resserre
Sous le choc des ennuis affreux,
Et sous ma mourante paupière
Malgré moi, rompant la barrière,
Un torrent engloutit mes yeux; [a]
Eteints, blessés par la lumière,
Ils sont constamment attachés
Vers les entrailles de la terre;
Humides, languissans, chargés
Des flots d'une vapeur épaisse,
Dans un abîme de tristesse,
L'abattement les a plongés.
Ma démarche est pénible et lente,
La terreur a crispé mes nerfs;
Semblable au roseau des déserts
Qui courbe sa tige tremblante

(a) On sait que l'effet ordinaire des vapeurs, est de resserrer le cœur, d'embarasser la tête, et quelquefois même de faire pleurer. Les vapeurs sont des affections hypocondriaques ou hystériques, qu'on croyoit causées par des fumées élevées de l'estomac ou du bas-ventre dans le cerveau, mais que l'on attribue aujourd'hui aux mouvemens spasmodiques des nerfs. Elles sont produites aussi par l'usage du lait ou de la casse.

Sous les coups du tyran des airs,
Ma tête faible et vacillante
D'un bruissement orageux,
Ressent la secousse brûlante ;
C'est le roulis majestueux
Du météore sulphureux,
Dans l'atmosphère étincelante,
Annonçant le courroux des Dieux
D'un bout de l'un à l'autre pôle.
Elle retombe pésamment
Sur le sommet de mon épaule,
Et mon pouls est sans mouvement.
Sans souplesse et sans énergie,
Mes bras au hasard balancés,
Ne tirent ni chaleur, ni vie,
Des sens dans leur route égarés.
Mon oreille tinte, frappée
De sourdes et lointaines voix,
Trois fois la guitarre échappée
Cesse de gémir sous mes doigts ;
Dans ma bouche ouverte, trois fois
Ma langue épaissie et glacée,
N'a pour exprimer ma pensée
Que des mots coupés et sans choix....

Dieux ! quelle puissance inconnue
Dans mon sang soufflant son poison,
Par cette crise inattendue
Trouble mes esprits, ma raison ?
De sueurs froides, meurtrières,
Pourquoi mon front est-il chargé ?
Pourquoi ces pleurs involontaires

Qui

Qui sillonnent d'ondes amères,
Mon visage décoloré ?
Sur mes infortunes passées
Je jette un regard plein d'horreur,
Et les plus lugubres pensées
Vont se refouler vers mon cœur.
Tant de maux sont-ils enfantés
D'une bile âcre et résineuse [3],
Dont les sucs noirs et condensés
Dans le foïe aigris et filtrés,
Tournant en lymphe vénéneuse
Vers le cerveau sont voiturés ?...
Est-ce le Spléen, est-ce un vice
Dans les hypocondres caché,
Qui de mon être desséché
Dérangeant le frêle édifice,
Me rend à moi-même odieux,
Mélancolique, atrabilaire,
Inégal et visionnaire,
Bizarre et misantrope ?... ô dieux !...
Qu'ai-je dit ?.. moi !.. haïr les hommes ?
Ecartez de moi ce danger !...
Mortel et frères que nous sommes,

(4) Les anciens définissaient la mélancolie, une humeur naturelle filtrée par la rate ; (bile noire ou atrabile.) On sait aujourd'hui qu'elle n'existe pas dans l'état naturel. La bile devenue quelquefois âcre, noire, épaisse et résineuse, étant filtrée par le foïe, produit le chagrin, la tristesse, la mélancolie et les affections hypocondriaques.

Ne devons-nous pas nous aimer?..
Si mon existence flétrie,
Par les besoins anéantie,
Vers le tombeau me fait pencher;
Si je dois abhorrer la vie,
Est-ce un droit pour me l'arracher?....
Contre l'infortune en furie,
La raison doit m'encourager:
Le mauvais riche m'humilie,
A ses pieds il m'ose fouler;
Tant pis pour son âme avilie,
Je ne saurai pas m'en venger.
Loin de moi l'étrange folie
De prétendre à le corriger;
Qu'il me repousse, qu'il m'oublie,
J'étoufferai la basse envie,
Mais qu'il me laisse au moins pleurer.
Parmi des reptiles, des ombres,
Tout vivant, j'irai m'enterrer;
Le lâche sous ces voûtes sombres
N'osera jamais pénétrer.
Là, seul.... Pere de la nature!
Si tu m'aimes, ne souffre pas
Que le char brillant de dorure
Qui le traîne avec un fracas
Semblable au bruit de la tempête,
Roulant au-dessus de ma tête,
M'insulte encor dans la retraite
Où j'ai devancé le trépas....
O supplice indéfinissable!
A quelle situation

Cruelle autant qu'inconcevable,
M'a réduit la consomption! ...
Oui: je ne doute plus: c'est elle....
Je le sens trop à ma langueur:
C'est cette affection mortelle,
Ce vautour, enfant du malheur..
Ce sont ses vapeurs inhumaines,
Qui glaçant mon sang dans mes veines,
Dans sa course l'ont arrêté.
Je suis l'homme pulvérisé,
Que d'un dard brûlant, dans la plaine,
Un foudre invisible a frappé...
Le vif sentiment de nos peines
Produit donc, à force de gênes,
La morne insensibilité?
Roulez, heures silencieuses,
Couvrez des crêpes de la nuit
Cet obscur et charmant réduit,
Où deux ames voluptueuses,
Sous mille formes gracieuses,
Fixent le plaisir qui les fuit.
Que de l'amour qui les embrâse,
L'ingénieuse activité,
Sans cesse d'extâse en extâse
Promène leur cœur enchanté:
Aux doux murmures de l'ivresse,
Je ne veux pas, témoin jaloux,
Mêler, dans ma sombre rudesse
Les cris funèbres des hiboux.
Laissons-les épuiser la coupe
Que Vénus offre à leurs desirs,

Et tirons sur cet heureux groupe
Le voile sacré des plaisirs.
Heureux qui passe ainsi sa vie
Dans les bras d'un objet chéri !
Hélas ! doux transports que j'envie,
De mon âme séchée et flétrie
Pour jamais vous avez donc fui !
Aux illusions du bel âge
Doit-on renoncer à trente ans,
Quand la tendresse et le courage
Font encor bouillonner nos sens ?
Non, mais lorsque de la misère
Le bras sur nous s'appésantit,
On reste seul, et l'art de plaire
Avec l'opulence finit.
En vain dans la nature entière
Je promenerai mes regards,
Des plaisirs l'étroite carrière
N'offre par-tout que des hasards.
Si la volupté passagère
De mon âme sensible et fière,
Ne peut satisfaire l'ardeur,
C'en est fait, vil célibataire,
J'aurai, quelques instans sur terre,
Vécu pour dévorer mon cœur.

A ONUPHRE LEROUX,

D'ARRAS,

MERCIER RECONNAISSANT.

J'AI voulu rendre un hommage public à la véritable bienfaisance, à celle qui cache la main qui donne, pour ne pas humilier celle qui reçoit; à celle qui n'a besoin que de connaître les besoins de son semblable, pour les prévenir. J'ai besoin que l'univers et la postérité (si mes travaux vont jusqu'à elle) sachent que ne me connaissant aucunement, si ce n'est par mes ouvrages, tu as saisi l'instant où j'étais en proie à la disette la plus affreuse, pour me donner des secours désintéressés. Tu as nourri de ton pain ma Joséphine et moi, et tu n'as pas voulu de remercîment. Etonné d'un aussi beau trait de philantropie, et cherchant en moi des moyens de t'exprimer toute ma gratitude, puisque mon indigence ne me permet pas de prendre ma revanche, j'ai cru que l'offrande de cet ouvrage, en faisant passer dans l'ame de mes lecteurs l'estime et l'admiration dont tu m'as pénétré, m'acquitterait d'une par-

tie de ce que je te dois. O mon ami! puissent-ils dire avec moi, en lisant ces caractères : « Tandis que les apôtres de Robespierre portaient la mort dans les départemens, un citoyen d'Arras, digne de la couronne civique, nourrissait les citoyens de Paris. *Beaudouin*, *Gorran*, *Gayet*, *Lecluse et Harduin* (1), ont éclairé leurs concitoyens : Damien et Robespierre les égorgeaient, Leroux les a nourris.

Salut et fraternité,

C. Mercier, de Compiègne.

De Paris, le 4 Thermidor, 1795.

---

(1) Auteurs, nés à Arras. Le plus utile de ces lettrés est *Harduin*, avocat, auteur d'un bon ouvrage de grammaire, intitulé : *Remarques diverses sur la prononciation et l'ortographe.*

CORISANDRE ET FLEURIE,

TROISIÈME NOUVELLE. (1)

Pace in fronte, e guerra ascosa.

Si l'amour offre à la faiblesse humaine des plaisirs rapides que l'imagination seule et l'amour-propre rendent plus vifs, par combien de pleurs, de craintes, de desirs, d'impatience ne nous les fait-il pas ache-

(1) Le sujet de cette nouvelle est tiré d'un ouvrage qui a pour titre : *Histoires tragiques de notre tems, où sont contenues les morts funestes et lamentables de plusieurs personnes, arrivées par leur ambition, amours déréglés, sortilèges, vols, rapines et par autres accidens divers et mémorables, composées par François de Rosset*; dernière édition, etc. *Rouen*, *Antoine le Prevost*, 1700, 1 vol. *in*-12 de 618 pages. On trouve dans ce volume l'histoire de la fameuse *Brinvilliers*, décapitée et brûlée à Paris, en juillet 1676.

ter ! Le peigne qui voudra, couronné de myrthes et de roses qu'il verse en riant sur le chemin de la vie ; trop souvent ce tapis imposteur couvre un abîme où le tyran nous précipite et jouit de notre désespoir ; ses jeux sont cruels, ses plaisirs imaginaires et ses transports honteux ; il unit presque toujours l'homme probe à une femme dissimulée, l'homme simple à une coquette perfide, l'homme vertueux à la vile courtisanne ; et depuis l'époux d'Hélène jusqu'à la prostituée qui conduisit l'infortuné Barnevelt sur l'échafaud, partout je vois le fils de Vénus marcher à la lueur des royaumes en cendres, au milieu des vastes champs de morts, escorté par la vengeance, la jalousie, la discorde, et entouré de poignards et de torches funèbres. En vain la nature mit dans le

cœur des femmes le germe des affections délicates; en vain voulut-elle paîtrir leurs ames de lait et de miel, l'Amour change la Nature, il les abreuve de ses poisons, il les environne de prestiges, il dirige le poignard de Médée sur le sein de ses enfans; il fait de Térée un monstre, d'Hercule un vil Sigisbé, du Vatican un antre de Lupercales, du sanctuaire de la justice, un asile de dissolution, et du temple du maître de l'univers, le voile destiné à cacher les luxurieux excès de ses ministres impurs. Hommes crédules, ne me taxez pas d'indifférence, je n'ai point le cœur sec et glaçé du mysoginé; l'amour fit aussi le tourment et les délices de ma jeunesse, il lia mon sort à celui de Joséphine, et je lui dois la vie; mais pour un heureux, li-

sez, et voyez combien il a fait d'infortunés.

Le volcan dévastateur qu'avaient allumé les guerres de religion était à peine éteint : le fanatisme, après avoir armé les provinces les unes contre les autres, sanctionné le brigandage, le sacrilège, le meurtre, le rapt et tous les crimes, couvert d'échafauds la plus florissante contrée de l'empire chrétien ; las, plutôt que rassasié d'égorger ses victimes, laissait enfin respirer l'humanité, lorsque le courageux Adraste, après avoir fait mille prodiges de valeur en Hongrie contre les Infidèles, s'achemina vers les lieux où il avait reçu le jour, pour y savourer les douceurs de la paix à l'ombre de ses lauriers. Fêtes, jeux, tournois, banquets somptueux, signalèrent son retour dans ses foyers. Adraste avait des amis, son nom

avait excité l'intérêt de tous les gentilshommes ses voisins, et tous briguaient son alliance. Adraste vit Lydie; il l'aima, fut aimé, l'obtint, et l'hymen lui rendit une nouvelle existence. Adraste ne se crut pas encore heureux, il brulait de revivre dans un autre lui-même, dans l'image chérie d'une épouse aussi vertueuse que belle, et la Nature se montrait rebelle à ses vœux. Les qualités brillantes de ce couple furent enfin récompensées; le sein de Lydie s'arrondit, devint fertile, et la neuvième lune vit paraître une petite créature qui réunissait tout ce que le Ciel et la Nature avaient créé de plus parfait; sa beauté, la blancheur extrême de son sein, la firent nommer Fleurie; tous les plaisirs, les vœux, les caresses d'Adraste et de Lydie se concentrèrent dans ce

premier né ; ils ne vécurent que du moment où ils purent la serrer dans leur bras, et peu s'en fallut que cette ivresse continuelle et qui allait toujours en augmentant, ne devînt une folie. Ah ! que cette ivresse eût peu duré, si l'avenir eût dévoilé à leurs regards les auspices malheureux sous lesquels cet enfant avait reçu le jour, et combien la Providence chérit les mortels, en leur cachant des désastres futurs qui fermeraient leurs cœurs à la jouissance du présent ! Mais n'anticipons pas sur les évènemens, et transportons-nous à cet instant précieux où les formes extérieures de Fleurie, développées et brillantes, annonçent qu'elle a quinze ans.

Le bruit de sa beauté répandu au loin, dans tous les environs, éveilla puissamment l'attention des chevaliers les plus illustres qui se rendaient

rendaient à l'envi chez Adraste, pour obtenir un regard de Fleurie et briguer le bonheur de lui plaire. Adraste, riche autant qu'il en fut, les comblait d'accueils flatteurs, mais ne donnait d'espérance à aucun. L'hymen de Fleurie ne devait être l'ouvrage que d'un choix volontaire, mais aucun des chevaliers n'était l'heureux Pigmalion destiné à donner l'ame et la vie à cette froide statue. Le cœur de Fleurie, orné de tous les talens, était entièrement fermé à l'amour; hommages, fêtes, tournois, vers à sa louange, tout l'amusait sans la toucher, et aucun des paladins amoureux ne s'appercevait qu'il fût distingué de ses rivaux.

Adraste avait fixé son séjour dans le plus magnifique de ses châteaux; une onde pure en baignait de tous côtés les murs que

l'on avait mis au niveau du sol; une forêt immense dont les arbres antiques étaient impénétrables aux rayons du soleil dans son midi, prêtait à son asile la douce fraîcheur d'un printems continuel; tout près des fossés était la source qui les alimentait, en jaillissant, avec un bruit mélancolique, des entrailles d'un rocher environné de saules et d'yeuses. Le grand Henri avait donné la paix à son peuple; l'étranger avait été forcé de quitter nos provinces, où son or et sa perfidie alimentaient sans cesse le désordre et les trahisons; l'influence des charmes de la belle Gabrielle faisait de chaque ménage le temple du bonheur et le sanctuaire de la volupté; tout respirait l'amour et retraçait les fêtes galantes et champêtres de la Thessalie, les berge-

nies du Lignon et les courses du Tempé ; tout, excepté le séjour de Fleurie, qui était devenu celui de la plus froide insensibilité.

Un soir, entourée de ses compagnes, elle se dérobait à la chaleur, assise sous les saules verds qui bordaient le fossé ; ses amies, que l'on eût prises pour les nymphes de Diane à leur beauté grave et fière, et plus encore à leurs discours, racontaient toutes les ruses et les perfidies des hommes envers leur sexe, leur inconstance et leur indiscrétion. Fleurie enchantée de voir leur esprit à l'unisson du sien, prit son luth, et mariant sa voix divine au son de cet instrument, chanta les vers suivans :

» Enfans pervers, tyran des faibles ames,
Amour qui te soumis les dieux,
N'espère pas m'embrâser de tes flammes,
Tu me verras plus grande qu'eux.

Je ne veux pas de ce bonheur suprême
Qu'on achète par la douleur,
On n'aimant pas on jouit de soi-même,
Et tu nous ôtes ce bonheur.

Vassaux ici sont mon seul parentage,
Mes dons les rendent tous heureux;
Je ne veux pas, soumise a ton servage,
Un bonheur qui n'en fait que deux.

La bienfaisance est la volupté pure,
Et ma seule félicité;
Elle s'étend sur toute la Nature,
L'amour exclut l'humanité.

Enfans pervers, etc. »

« Ah, Fleurie! dit Cloris, vous exagérez : l'amour, loin d'exclure l'humanité, a rappelé les hommes du sein des forêts; il a bâti les villes, il a créé les arts; il donna un corps à l'ombre fugitive, sous la main passionnée de Dibutadis; il rassembla et gradua les cordes harmonieuses de ce luth qui nous enchante, lorsqu'elles frémissent

sous vos doigts légers; enfin, sans l'amour qui unit le vertueux Adraste, votre père, avec la belle et vertueuse Lydie, nous n'aurions pas le plaisir de vous entendre, de vous voir, et les douceurs d'une liaison qui fait notre bonheur, seraient perdues pour nous. » Mais Cloris, vous ne m'entendez pas, répond Fleurie, j'ai dit que l'amour nous attachant à un seul être, nous fait oublier tous les autres, et je préfère le sentiment qui est le plus expansif à celui qui nous isole; car, je le sens, si j'aimais, ce qui n'arrivera pas, je vous le jure, je sens que tendre pour un seul, je deviendrais barbare pour tout homme qui ne serait pas lui; oui, barbare....»

Fleurie allait développer cette étrange idée, lorsqu'un bruit soudain se fit entendre, répété par l'écho du rocher : l'onde jaillit,

bouillonne et s'élève jusqu'au sommet des saules panachés; Fleurie et ses compagnes s'effrayent, mais l'ombre qui commence à s'épaissir autour d'elles les empêche de discerner les objets; les gouttes déliées de l'onde frappée ont couvert leurs vêtemens, et tremblantes elles allaient fuir, lorsqu'une voix plaintive frappa leurs oreilles, la pitié les contraignit de s'arrêter : « Dieux ! c'est la voix de Lucidor ! s'écrie Cloris, c'est mon cousin; il se noye, au secours! » et en même tems elle se penche sur le bord du fossé, lorsque Lucidor, car c'était lui-même, s'étant remis de sa chûte et nageant vers l'endroit d'où était partie la voix de Cloris, parvint à remonter sur la rive et se trouva dans les bras de sa cousine. L'effroi des damoiselles s'étant dissipé, fait place à

l'intérêt, à la curiosité. Les questions se multipliaient, lorsque Fleurie observa que Lucidor n'était pas en état de répondre, et qu'il fallait auparavant le conduire au château et lui donner les moyens de se sécher. Lucidor eut en effet quelque peine à s'y rendre. Cloris émue, inquiette, le soutenait; mais jettant un coup d'œil sur Fleurie, le pauvre Chevalier s'évanouit soudain. On court au château, et les domestiques d'Adraste s'empressent de venir le secourir. On allume de grands feux dans la plus belle chambre, on y conduit le Chevalier grelotant; des vêtemens secs, la chaleur et des cordiaux lui rendent bientôt sa première vigueur, à la réserve d'un reste de pâleur qui, non-seulement ne lui messied pas, mais auquel il devra bientôt le triomphe le plus éclatant. Adraste l'in-

vite à descendre, s'il le peut, dans le sallon où la compagnie est assemblée. Lucidor s'y rend, et en attendant le souper, on l'invite à raconter le sujet de sa mésaventure. Adraste le conduit : « Je vous présente, dit-il, mesdames, le chevalier le plus courageux et le plus loyal de ceux qui ont avec nous combattu les mécréans, et pourtant il n'a pas vingt ans encore. » En même tems il embrasse Lucidor, et le prenant par la main, le conduit vers Fleurie. « Ma fille, Lucidor est notre hôte, c'est à toi de remplir envers lui les devoirs de l'hospitalité. » Le Chevalier raconte ensuite qu'il est de retour chez lui depuis quatre jours seulement, qu'étant sorti pour relancer un sanglier, il s'était égaré : « le son d'un luth animé par une main divine et une voix angélique,

attira mes pas de ce côté; les derniers rayons du soleil se cachaient derrière les monts; la beauté du paysage, les rives du canal bordées de saules, le silence universel de la nature attentive à l'harmonie qui me ravissait, tout subjuguait mon ame, et portait un trouble délicieux dans tous mes sens. J'approchai vers l'endroit d'où partaient ces sons enchanteurs; que devins-je, quand un grouppe de Beautés, que je pris pour des anges, vint éblouir mes regards et mettre le comble à mon délire? N'étant jamais assez près du tableau, je ne songeai pas à la bordure, et la terre échappant à mes pieds, vous savez le reste..... » En même tems, Lucidor cherchait à rencontrer les regards de Fleurie, qui de son côté baissait les siens, mais pour-

tant sans rien perdre des gestes et de l'attitude du Chevalier.

Dès que les tables furent levées, on se sépara, Lucidor se retira dans la chambre qu'on lui avait destinée. Il est inutile de dire que tout rempli du bonheur de se trouver sous le même toît que la belle Fleurie, il lui fut impossible de goûter un instant les faveurs du sommeil; il ne fit que pousser des soupirs. Fleurie ne fut pas de beaucoup plus tranquille; les glaces de l'indifférence dont elle avait toujours entouré son cœur, commençaient à se fondre au feu des regards de Lucidor; de sorte qu'au matin, lorsque trois ou quatre gentilshommes, ses amis, qui le cherchaient de toutes parts avec inquiétude, l'emmenèrent avec eux, Fleurie ne put s'empêcher de ressentir un mouvement secret de dépit, quoi-

qu'elle voulût se le dissimuler à elle-même. Lucidor murmura tout bas de l'attachement que lui montraient les quatre paladins, prit congé d'Adraste et de Fleurie, non sans avoir fait confidence à Cloris de l'amonr qu'il ressentait et l'avoir priée de le servir auprès de celle qui en était l'objet.

Le lecteur me permettra de passer ici légèrement sur tous les détails qui accompagnent une passion naissante, qui s'irrite encore par les efforts que l'on fait pour la vaincre, de même que l'huile répandue sur les flammes en augmente la force, les romanciers ont épuisé cette riche matière. De très-longs monologues formés d'*hélas !* de *si*, de *car*, de *mais*, dont la conclusion est toujours que l'on n'échappe point à son cœur; vanité blessée, craintes, soupirs, in-

quiétudes, ennuis, Fleurie éprouve tout cela. Après une nuit longue et sans repos, elle est descendue dans les jardins, sur les bords du canal qui borde le grand chemin ; là, son imagination se reportant à la scène de la veille, elle voit encore le Chevalier ; son cœur se remplit de terreur, il se noye !.... et c'est pour avoir voulu l'entendre et la voir qu'il a failli perdre la vie : elle contemple son visage pâle et défait, sa faiblesse touchante, ses yeux qui, quoiqu'éteints, jettent encore des étincelles qui l'embrasent; elle maudit l'instant où Lucidor s'est offert à ses regards, et bientôt après, celui où il les a quittés. Ainsi le chêne altier battu par deux vents contraires, trace une demi-circulaire, en succombant à leurs efforts. Telle est Fleurie flottant entre l'amour et l'indifférence. Cloris

qui

la cherchait la trouve dans cette situation : « Eh quoi ! ma chère Fleurie, dit-elle malignement, depuis quand ce goût pour la solitude? ne craignez vous pas que quelque Chevalier, attiré par les loix de la sympathie et le chant des syrènes, ne vienne dans ces lieux y éprouver le sort de mon cousin? vous êtes dangereuse au moins, et il en coûte pour vous voir..... « Ah ! dit Fleurie en laissant tomber languissamment sa tête sur le sein de Cloris, il m'en coûte bien plus pour l'avoir vu !. Prend pitié de mon infortune..... En vain je voudrais te cacher l'étrange changement qui s'est fait en moi, ou plutôt me le cacher à moi-même; une passion violente s'élève dans mon sein, trouble ma tête et m'abreuve de ses poisons.... Que je suis malheureuse !... — Malheureuse, dites-vous; eh quoi ! est-

ce un malheur que d'aimer un chevalier aussi vaillant que riche, aussi tendre que beau, aussi illustre que le sire votre père; en un mot, un chevalier digne de vous, je dirai plus, qui vous aime?... — Il m'aime! dis-tu; ah! Cloris, ne me trompes-tu point? n'abuse pas une infortunée qui perd en un instant sa tranquillité, son innocence, sa liberté, qui enfin n'existe plus par elle-même, ni pour elle-même. Ah! comme l'amour se venge cruellement!.... Où me cacher, Cloris, où fuir? je n'ose sonder mon cœur, et je m'abhorre moi-même....

Sur ces entrefaites, une des parentes de Fleurie est conduite aux autels de l'hymen; les apprêts s'en font avec pompe; les hameaux retentissent de chants d'allégresse: Adraste son épouse et Fleurie sont invités. Cloris devenue plus chère que jamais

à notre amante, depuis qu'elle a les honneurs de la confidence, l'y accompagne. La renommée a publié que l'on y courra la bague, que les jeux des tournois y seront célébrés, et de tous côtés les guerries s'y rendent en foule pour augmenter la magnificence des fêtes, et chercher des aventures d'amour. Le prix du vainqueur au tournois est le collier de perles qui a paré le sein virginal de la nouvelle épousée; l'éclat du prix enflamme tous les paladins du desir impatient de se le disputer à outrance; mais parmi ces guerriers il en est un grand nombre qui s'y rendent pour mériter un prix plus digne de leur valeur, et ce prix est l'incomparable Fleurie. On sait qu'elle a reçu de sa parente un de ses bracelets, et que ce don, suivant l'antique coutume, n'est offert qu'à celle qui

doit se marier dans l'année. Fleurie ne doit donner ce bracelet qu'à la valeur qui aura mérité le collier.... Fleurie devient donc le prix du vainqueur. Adraste éprouve des transports d'allegresse; des larmes délicieuses coulent de son ame, en songeant qu'il va être encore père, et que des petits enfans vont faire le bonheur de son automne. — La situation de sa fille est bien différente; le bonheur de sa vie dépend aujourd'hui du hasard d'un combat: hier le vainqueur, quel qu'il fût, étoit digne de sa main, aujourd'hui cette victoire la met à la merci d'un homme pour lequel son cœur sera peut-être toujours fermé, tandis que celui qu'elle aime et dont elle est peut-être aimée, est à jamais perdu pour elle. Hier elle se donnoit, aujourd'hui elle sera vendue. Telles étoient les tristes réflexions de

Fleurie, et en même-tems, elle baignoit de ses pleurs les mains et les joues de Cloris.

La voix des hérauts, le son bruyant des trompettes et les acclamations des spectateurs l'arrachent à la sombre rêverie; elle essuye ses larmes, fait la meilleure contenance possible, et place Cloris auprès d'elle. La lice est ouverte, et du milieu d'un tourbillon de poussière que le pied d'un cheval superbe élève du sein de la terre, paraît un guerrier, taillé comme Renaud, maniant son coursier comme Bellérophon, et agitant ses armes étincelantes dont le soleil répercute au loin l'éclat sur la vaste enceinte. Un panache blanc ombrage son casque d'acier poli; une rose épanouie, sculptée avec un art admirable, orne son bouclier, digne ouvrage d'une main qui auroit pu

disputer le prix de cet art à Vulcain : sur un fond d'azur, entouré d'un listel d'or, on lisait ces mots : *Toujours belle, toujours Fleurie.*

Le chevalier de la renommée, car c'est ainsi qu'on le nommait, jette le gant au milieu de l'arêne, et trois preux se présentent pour le ramasser. Le combat s'engage, et chacun d'eux, après des prodiges de valeur, est forcé de s'avouer vaincu. Le chevalier de la renommée proclamé vainqueur du tournois s'acheminait vers l'estrade, pour y recevoir le prix de sa valeur, des mains de la Beauté; lorsqu'une voix semblable au mugissement de la vague en courroux, appelle l'attention et l'effroi des spectateurs; un guerrier dont l'armure parut aussi bisarre qu'elle étoit inconnue jusqu'alors provoque le vainqueur ; « Arrête, s'écrie-t-il,

un prix aussi grand ne doit pas être celui d'un combat simulé, il faut l'acheter de tout son sang, songe donc à défendre le tien — En vain la cour d'armes décide-t-elle que l'avantage n'est pas égal, que le chevalier de la Renommée est fatigué par les trois assauts qu'il a soutenus; l'inconnu n'écoute rien, et fond sur son rival avec l'impétuosité de la foudre. Les armes s'entrechoquent, des milliers d'éclairs en jaillissent, des tourbillons de flamme sortent des naseaux des coursiers, les lances volent en éclats, l'épée les remplace; la hache succède à l'épée; l'étranger à l'armure verte assène sur son rival des coups terribles qui sont repoussés par l'écu. Mais envain une taille gigantesque lui donne quelque tems l'avantage; l'adresse supplée à la force, l'agilité rend sa vigueur inutile. Le che-

valier à la Rose lève le bras; sa hache glisse le long de l'écu de son adversaire, et va frapper son coursier qui tombe, en baignant la terre de son sang. Le combat recommence alors à pied: la victoire long-tems douteuse se range enfin du côté de la vertu. Un coup de hache a fait voler au loin le haubert de l'étranger, en rompant les liens qui l'attachent au nasal, et lui-même est renversé dans la poussière. Toute son audace l'abandonne, et voyant le coup mortel qui va le précipiter chez les morts, il demande lâchement la vie, et s'avoue vaincu.

A l'instant l'allégresse universelle se manifeste par des cris, et des larmes coulent des yeux de tous les spectateurs. Chacun demande à son voisin le nom de ce guerrier qui, si jeune encore, égale en valeur et en prudence les plus

grands héros, et personne ne le sait. Adraste, aux yeux duquel la valeur est la première vertu, le souhaite dans son ame pour époux à sa fille; Fleurie plus d'une fois pendant le combat a dit tout bas à Cloris, en lui serrant la main : « Ah ! si c'étoit ton cousin ! « Femmes sensibles ! qui avez bien aimé, peignez-vous les craintes, les desirs, les angoisses de Fleurie, pendant toute la durée du tournois; je les sens comme vous, mais le mot m'échappe. . . . .

Cependant, tandis que le vaincu se retire, en frémissant de honte et de rage, le vainqueur s'avançait vers l'épousée; il reçoit la bague et le collier, puis les mettant au bout de sa lance, il s'agenouille devant Fleurie et lui en fait hommage; un coup d'œil d'Adraste, un signe de Cloris apprennent à Fleurie ce qu'elle doit faire, elle

a tout compris et elle prie le chevalier de lever la visière de son casque. « Vos volontés sont des loix pour moi, dit-il, et j'obéis, tout persuadé que je suis que cette action ne me servira pas beaucoup auprès de votre cœur : en même-tems un cri de surprise échappe à Fleurie. » Ah ! Cloris, c'est lui même ! Ah ! mon père, c'est Lucidor ! elle dit, et son cœur trahissant son secret, abandonne au chevalier, en lui remettant le bracelet, une main qu'il couvre de baisers de feu. Adraste applaudit à la témérité de Lucidor, et tandis que le peuple prolonge cette fête, en portant jusqu'aux cieux le nom du vainqueur, les nouveaux époux et toute la société prennent avec lui le chemin du château. Lucidor trouva pendant le festin plusieurs occasions d'exprimer à Fleurie toute

la vivacité de sa tendresse, et Fleurie vainoue lui avoua que sa valeur et sa flamme lui avaient obtenu du retour. L'habitude de se voir resserra bientôt de plus en plus les nœuds de cette union : devenus nécessaires l'un à l'autre, forts du consentement d'Adraste, nos amans ivres d'amour attendaïent avec impatience l'instant qui devait sceller leur félicité. Le château de Lucidor était peu distant de celui d'Adraste, et pas un jour ne se passait sans que Fleurie ne reçût des lettres pleines de tendresse, qui la consolaient des ennuis de l'absence. Déja le jour était fixé pour célèbrer les fêtes d'hyménée, et jamais couple mieux assorti, plus tendre et plus égal en beauté n'eût brûlé l'encens devant ses autels.

Cependant la discorde et la noire jalousie préparaient dans les ténè-

bres leurs poisons meurtriers ; un soir, la veille même du jour qui couronnait les feux les plus vifs et les plus chastes, Lucidor traversait, pour se rendre chez Adraste, une forêt de sapins. La lune brillait de son plus bel éclat sous un ciel pur comme le cœur du jeune chevalier ; tout-à-coup le silence de la forêt solitaire est troublé par l'explosion d'une arquebuse ; la flamme brille, le plomb mortel frappe Lucidor, il chancelle et tombe sans vie : ses yeux nageans dans les vapeurs de la mort se tournent encore vers le château d'Adraste ; ses lèvres éteintes prononcent le nom de Fleurie, un soupir d'amour s'exhale de son ame ; il expire.

Le valet de Lucidor met pied à terre, il se précipite sur le corps de son maître ; l'écho retentit de ses plaintes et de ses longs gémissemens. Le pas d'un

d'un cheval se fait entendre au loin. Il avance, et Corisandre s'informe du motif de cette tristesse. Le valet prononce le nom de Lucidor, et apprend à Corisandre que son maître vient d'être assassiné, et de quelle manière lâche on s'est servi. Corisandre lève les mains au ciel et les laisse tomber vers la terre; il reste quelques minutes dans un état de stupidité, et puis se précipite sur le corps inanimé de l'infortuné chevalier. — Ah ! s'écrie-t-il avec fureur, quel que soit le traître et déloyal qui a porté sur toi sa main parricide, ô mon digne ami! je saurai le trouver, fût-il aux confins de l'univers et l'immoler sur ta tombe. Comme il se battait la poitrine, et embrassait le cadavre, le sang jaillit soudain avec impétuosité de la blessure, et couvre ses vêtemens et son visage. Il se lève

épouvanté, aide le valet à placer le corps sur le cheval et poursuit sa route.

Déja la renommée avait répandu par toute la contrée la mort du courageux Lucidor, et Fleurie l'ignorait encore. Adraste et Cloris renfermant leur douleur au fond de leur ame, écartaient d'elle tout ce qui aurait pu lui en donner même le soupçon. Un jour la malheureuse s'occupait à broder l'écharpe de celui qui ne devait pas tarder à être son époux, et savourait en idée le bonheur d'être unie à ce qu'elle aimait plus que sa propre vie. Elle était seule, un valet se présente; il a l'œil rouge, le regard battu, la démarche pénible; il porte un large ruban rose auquel est attaché un double médaillon. Fleurie interdite le fixe, et tressaillit. — Que me veux-tu? — Dame, je vous

apporte ceci, et c'est tout... Il dit et deux larmes involontaires roulent sur ses joues... — Quoi! pas une lettre? — Hélas! il n'a pas eu le tems. — Que veux-tu dire? — Dame! votre serviteur n'est plus de ce monde... Fleurie n'a pas plutôt entendu ceci qu'elle tombe évanouie. Un grand cri qu'elle a jetté s'est fait entendre au dehors, et toute la maison a volé à son secours. Adraste et Cloris la trouvent en rentrant, étendue sur la pierre, sans mouvement et sans voix. Le valet sentant la faute que lui a fait commettre un zèle peu réfléchi, se soustrait par la fuite aux reproches que mérite son imprudence. A force de baisers, de caresses et de cordiaux, Adraste et Cloris sont parvenus à tirer Fleurie de son état de mort; elle r'ouvre les yeux, et fixe tout ce qui l'environne avec

une espèce de stupidité. Le ruban s'offre à ses regards ; elle trouve le portrait de Lucidor et le sien unis ensemble, et un torrent de larmes se fait enfin un passage à travers ses cils et soulage son cœur. Un bon religieux vient à propos y verser le baume des consolations et de la morale ; une douleur plus tranquille, quoique non moins vive, la rend à elle-même, et le projet qu'elle a formé de se consacrer au cloître charme ses ennuis.

Cependant Corisandre, celui des chevaliers qui le dernier avait été forcé de céder le prix à Lucidor, dans le dernier tournois, avait senti se ranimer toutes ses espérances. C'était le plus puissant et le plus riche des barons de la contrée ; il avait aussi cueilli des lauriers dans l'Italie, et le vertueux Adraste embrassant avidement tout ce qui lui

paraissait devoir faire distraction aux chagrins de sa fille, voyait avec plaisir ses assiduités auprès d'elle. Il esperait qu'une nouvelle flamme éteindrait la première. Vain espoir; Fleurie éprouvait à la vue de Corisandre un mouvement d'horreur et d'antipathie dont elle ne pouvait démêler le motif, et que les plus vives protestations d'amour ne faisaient qu'augmenter. Cloris même lui était devenue insupportable, non qu'elle ne prît grand plaisir à une compagnie qui lui retraçait Lucidor, mais une mélancolie noire lui avait rendu la solitude indispensable; l'aurore matinale la trouvait assise sur le gazon, auprès du rocher, et l'étoile du soir l'y retrouvait encore, pleurant son ami et baignant de larmes son portrait.

Un soir qu'elle était concentrée

dans ces funèbres méditations, au moment où le soleil allait céder son empire au sommeil, le valet de Lucidor s'offre à ses regards entre les saules, et Fleurie le fait asseoir auprès d'elle. Il suffisoit que les yeux de Lucidor se fussent reposés sur ce valet pour qu'il devînt cher à Fleurie. Eh bien! dit-elle, il est bien loin de moi ce tems où ta présence m'annonçait une lettre et des preuves d'amour de Lucidor; il n'est plus, et il ne reviendra jamais, non, jamais. Mais, tandis que nous sommes seuls, et qu'il fait un peu de jour encore, raconte-moi tous les détails de cette triste aventure. — Je vous cherchais pour cela, madame; écoutez, j'ai des choses à vous dire, qui vous feront horreur. Et là-dessus il raconte comment un coup d'arquebuse parti du milieu d'une haie

dans la forêt, a tué son maître; comment l'assassin s'est enfui, et comment Corisandre est venu tout de suite pleurer sur le corps de son maître, et l'aider lui-même à mettre son corps sur le cheval; après quoi il continue en ces termes :

« Je me doutais de la trahison, parce qu'au dernier tournois mon maître avoit vaincu Corisandre; mais je n'en fis pas semblant alors, parce qu'il me faut, à moi, de bonnes preuves pour accuser un homme, mais aujourd'hui, grace à Dieu! je sais tout, et voici comment. Cherchant tous les moyens de venger la mort de mon pauvre maître, je m'étais retiré dans une chaumière du hameau voisin, où ses libéralités m'ont mis en état de cultiver un petit champ qui me suffit pour vivre. Hier soir, que, las de mon travail, je regagnais la mai-

son, je rencontre Maubrun, valet de Corisandre; il dit qu'il a des choses très-importantes à me dire. Là-dessus, nous nous mettons à table, et pour lier la conversation, nous l'animons de quelque verres de vin. Maubrun me parle donc de cette manière: «J'étois ce matin à la chasse avec Jarri le second valet de Corisandre; la fatigue me fit asseoir sous un arbre, tandis que mon compagnon était encore à la poursuite d'une proie. Je m'endormis. Mon sommeil était agité; je m'éveille en sursaut, et je vois Jarri s'élançant sur moi l'épée à la main; je le regarde, et je fais un cri: il s'arrête, balance quelques instans, comme un homme qui, n'étant pas fait au crime, commet malgré lui une mauvaise action, remet son épée dans le fourreau, et s'assied à côté de moi. Il me raconte

que Corisandre lui a promis cent écus s'il voulait me tuer, et qu'il en a déja reçu la moitié, mais que le remord s'étant emparé de son ame, il aime mieux perdre l'autre que de se rendre coupable. Je le remercie du service qu'il m'a rendu, lui conseille de retourner vers son maître, et de lui dire qu'il a obéi, afin de toucher la somme entière lui promettant de quitter le pays, pour n'y plus revenir. Ah ! continue Maubrun, en poussant un profond soupir, Jarry est plus honnête homme que moi.... — Qu'est-ce-que cela signifie? lui dis-je; est-ce-qu'il serait possible ?.... que.... ô Ciel ! ô Providence divine !.... ô mon bon maître ! — hélas ! oui, mon ami .... c'est moi .... — N'achève pas, je t'ai compris, tu me fais horreur.... Là dessus, je me lève comme un forcené, le verre,

que je tenais échappe de ma main ; et se brise en mille miettes ;... la table est renversée, et j'allais, n'écoutant que ma fureur, assommer Maubrun, lorsqu'il se jette à mes genoux. » Ecoute, me dit-il, tu as raison de m'en vouloir, je mérite tout ce que l'on me fera ; mais tout cela ne ferait pas revivre Lucidor. » Ecoute, il faut nous réunir pour entraîner Corisandre dans quelque piège, Je brûle de réparer ma faute en lui dévorant le cœur. « Je fis en même-tems réflexion que j'étais seul avec lui, et que le crime ne lui coûtant rien, je pourrais n'être pas le plus fort ; je m'appaisai donc ; nous recommençâmes à boire, et je l'assurai qu'il pouvait rester en toute sûreté chez moi, qu'il y serait bien caché. Mon intention est donc de le faire servir à la vengeance que je médite....

Ah! mon maître, ajoute-t-il, vous serez vengé ; les méchans n'ont qu'un tems et .... tenez, madame, je ne suis qu'une bête, mais je crois qu'il vous faut faire comme moi ; de la prudence, ne rebutez pas Corisandre, il nous échapperait. Il faut, au contraire, lui faire bonne mine, afin qu'il ne se doute de rien, et puis nous verrons. L'heure de rentrer contraignit Fleurie à se séparer du valet, après être convenus de l'endroit et du tems où ils pourraient se revoir ; en même-tems elle lui donne une chaîne d'or et une bague de très-grand prix, pour récompenser sa fidélité.

Tandis que le plus violent orage gronde au loin sur la tête de Corisandre, Adraste et le religieux engagent Fleurie à recevoir ses visites, et ces visites devinrent

bientôt si fréquentes, que le bruit de leur prochain mariage se répandit bientôt par toute la contrée. Les chevaliers accusaient hautement Fleurie de parjure, tandis que les femmes trouvaient dans sa conduite un prétexte à leur inconstance. O jugemens humains! que vous êtes faux, que vous êtes calomnieux! Que, fatigués de la monotonie de leurs plaisirs, deux amans étonnés de ne plus trouver en eux un stimulant à de nouvelles jouissances, se quittent en s'avouant réciproquement leur métamorphose, rien de plus ordinaire; qu'après un intervalle de quelques mois, un hasard et un caprice singulier les portent à renouer leurs anciens nœuds, cela se voit encore; mais que deux amans égaux en charmes, en naissance, en richesses, en amour, en

en désirs et en vertus, soient séparés tout-à-coup par une mort violente, avant d'avoir goûté et au moment qu'ils allaient goûter les voluptés d'un chaste hymen, ce serait un crime de croire que l'être assez malheureux pour survivre à la moitié de lui-même, puisse se consoler jamais. C'est à vous que j'en appelle, ames délicates, que la contagion de nos travers, et le soufle impur de l'infidélité n'ont point encore corrompues, c'est à vous qui aimez comme Aucassin et Nicolette, de sentir combien il fallait de force sur elle-même à la tendre Fleurie, pour dévorer ses pleurs et contenir les transports de sa rage, chaque fois que ses regards tombaient sur l'infâme meurtrier de Lucidor. Mille fois, armée d'un poignard, elle se disposait à le percer de

mille coups, et forcée de dissimuler, pour mieux assurer le succès de la vengeance terrible qu'elle préparait, elle ordonnait à ses yeux d'être caressans, à ses lèvres de sourire, et à sa bouche de mentir à son cœur. Le passionné Corisandre, fier d'avoir effacé dans l'ame de sa victime toutes les traces de son premier amour, la voyait tous les jours, et la pressait de couronner sa flamme, lorsque Fleurie, impatiente de se venger, lui tint ce discours :

» Je vous tromperais, Corisandre, si je vous flattais plus longtems de l'espoir d'obtenir ma main. Il vous suffit que vous ayez mon cœur. Je vous tromperais encore, si je vous disais que l'image de Lucidor soit entièrement effacée de mon ame; mais vos assiduités m'ont vaincue, et je suis diposée à

couronner votre tendresse, sans vous donner ma main en face des autels. Mon discours vous surprendra sans doute, mais je vous prie de suspendre tout jugement qui me serait défavorable, jusqu'à ce que j'aie fini. J'ai fait vœu, en perdant Lucidor, de ne jamais être l'épouse d'aucun autre, et je mourrai plutôt que de violer mon serment. Pourriez-vous croire à ceux que je ferais devant Dieu, de vous aimer, comme doit faire une épouse sage et bien née, si vous me voyez fausser ceux que j'ai faits auparavant? Non, sans doute, et vous auriez raison. Mon père cessera de me presser de vous donner ma main, lorsque vous ne la lui demanderez plus avec instance; ainsi nous serons tranquilles. Si ces conditions vous plaisent, je ne vous demande que le tems de fi-

nir un ouvrage que j'ai commencé, puis après, vous aurez tout ce que vous désirez. »

La joie de Corisandre fut au-dessus de toute expression à ce discours. Il prenait la main de Fleurie, et se disposait à la baiser, lorsqu'elle la retira brusquement. » Attendez, lui dit-elle, jamais homme n'a obtenu ce que vous voulez, vous aurez tout ensemble. Mais je l'exige de vous, si vous m'aimez, ne revenez ici que lorsque vous aurez reçu une lettre qui vous dira le jour et l'heure du rendez-vous : adieu. « Corisandre obéit, et se retire plein de joie et d'amour.

Cependant Cloris, qui depuis quelques jours n'avait vu Fleurie, et craignait de renouveller sa tristesse, en lui rappellant par sa présence, le souvenir d'un parent qu'Adraste

voulait lui faire oublier, fut étrangement surprise de lui retrouver l'air rayonnant d'allegresse: » Ah! ma chère Fleurie, dit-elle, que je suis heureuse de vous voir enfin plus tranquille! je n'aurais jamais pensé que vous fussiez capable d'un aussi grand effort sur vous-même. « — Mais Cloris, ce n'est pas très-flatteur ce que vous dites;... au reste, je ne m'en offense pas, parce que je sais que vous m'aimez. J'obéis à mon père, et je veux qu'il ne soit plus question ici de deuil et de chagrins. — Vous allez donc être heureuse? — Oh! oui, heureuse, tu verras. — Mais à quel jour fixez-vous le mariage? — Mon mariage? — Oui, avec Corisandre.... — Avec?.... ah! oui c'est vrai... mais bientôt... bientôt... oh! celui-là fera du bruit.... on en parlera dans le monde.... En

même tems, Fleurie distraite, égarée, prend son luth, et prélude... — Oh! je vous en prie, ma chère Fleurie, répétez cette romance que vous avez chantée sur les bords du canal.... = Ah! Cloris que vous êtes méchante! que vous êtes cruelle!... pensez vous que je l'aie oubliée? .... ah! vous saurez un jour que je ne méritais pas ce reproche... vous m'avez affligée;... n'importe, je saurai me distraire. « En même tems, elle porte ses regards sur la montagne qui domine le château vers le nord, et chante :

Vois-tu ce mont qui jusqu'aux cieux
Porte sa tête sourcilleuse?
Et qui cache ses pieds fangeux,
Dans la demeure ténèbreuse;
C'est dans ses flancs qu'un monstre affreux
Perdant sa criminelle vie,
Vengera l'Amour et les Dieux,
Des forfaits de sa noire envie.

Un jour en contemplant ce mont,
Et sachant ma triste aventure,
Nos neveux se raconteront
Les maux qu'il fit à la Nature.
L'Etre suprême l'a maudit,
Jamais, jamais sa terre impure,
Ne produisant ni fleurs, ni fruit,
Ne se vêtira de verdure.

Objet de terreur, de mépris,
Inspirant des pensers funébres,
Sa cîme aux voyageurs surpris
Offrira d'épaisses ténèbres.
Du châreau que portent ses piés,
Ils s'enfuiront glacés de crainte,
Ces lieux, diront-ils, sont souillés,
Des crimes abhorrons l'enceinte.

Si de cette trop juste horreur
L'étranger demande la cause,
Bergers, contez-lui mon malheur,
Mon crime et ma métamorphose.
On lui dira : fuyez l'Amour,
Ses faveurs même sont cruelles;
A Fleurie il ôta le jour,
Il ne sert que les infidelles.

Trop long tems rébelle à sa voix,
Fleurie enfin sentit son ame;
De Lucidor suivant les loix,
Elle allait devenir sa femme.

Un monstre vomi des enfers
Brise des nœuds si favorables,
S'il n'était pas hommes pervers,
Verrait-on des femmes coupables?

Mais quand Thémis lente à punir
Craint ou pardonne l'homicide,
L'être trop fier pour le souffrir
Devient juge né du perfide.
Seul, au défaut des magistrats,
Il peut appliquer le supplice,
Des forfaits qu'on ne punit pas
Autrement il est le complice.

Ainsi, sur la main de l'enfant,
L'abeille sensible à l'offense,
Laisse du moins en expirant
Le trait qui remplit sa vengeance;
Voyant l'équité sans vigueur,
Telle, hélas! Fleurie outragée
D'un meurtrier perça le cœur,
Mourut contente et fut vengée.

En la voyant renouveller,
La vengeance de Philomèle,
Beautés, sachez vous rappeller
Qu'impunément on n'est point belle.
Si l'objet de vos chastes feux
Meurt par une main criminelle,
Vers Fleurie élevez les yeux,
Vivez, aimez, mourez comme elle.

Oh ma chère Fleurie! s'écrie Cloris, qui trop long-tems avait contenu ses transports; au nom de l'amitié qui nous a liées, au nom de.... hélas! je n'ose proférer son nom; parlez, dites-moi ce que signifient ces chants mystérieux et cet énigme où je ne puis rien comprendre? quel est celui que menace votre vengeance? pourquoi détourner votre ame des tableaux séduisans d'un hymen, qui ne vous répugne pas, pour vous entretenir d'idées funèbres, et vous complaire ainsi dans les idées sombres? Ah! je ne suis plus votre amie, puisque mes prières et mes larmes ne vous touchent point: devriez-vous avoir des secrets pour moi? adieu donc, je ne vous importunerai plus par mes sollicitations, puisqu'elles seraient inutiles; mais malheureuse désormais, je gémirai

tout bas de la perte de votre confiance.... Adieu. » En même tems, Cloris sortait en soupirant, et tournant vers Fleurie un long regard, où se peignaient l'inquiétude, la pitié, la douleur et l'intérêt : — « Arrête, ma chère Cloris, l'amitié l'emporte, dit Fleurie en se jettant dans les bras de son amie ; arrête, je t'obéis, mais à quoi te servira cette affreuse confidence ? Il n'y a plus de remède, il n'y a plus à balancer : demain.... oui, demain.... Ecoute : apprends que Corisandre a fait assassiner Lucidor, pour obtenir ma main... — O ciel! est-il possible ? quoi ! Corisandre ? — Lui-même.... — Mais n'est-ce point une horrible calomnie ? Il vous consolait, il pleurait lui-même le trépas de Lucidor.... — « Hypocrisie ! atrocité de plus.... Rappelle-toi qu'il a été vaincu par

ton cousin ; rappelle-toi que Lucidor a cessé de vivre la veille même du jour qui devait nous unir ; rappelle-toi que Corisandre qui ne s'est jamais montré chez mon père, tant que Lucidor a vécu, s'est hâté de se présenter au château, aussitôt la mort de son rival.... — Dieux ! dieux ! il est vrai ; mais quel est votre dessein ? — Mon dessein !... Ah ! Cloris, tu n'as jamais aimé ; car si un monstre t'arrachait la moitié de ton cœur, dis, tu ne sentirais donc pas combien de délices on goûte à dévorer le sien tout entier, à se repaître de ses dernières souffrances, à boire tout son sang, à éterniser son supplice, et combien il est cruel de voir qu'enfin son dernier soupir l'a mis hors de nos atteintes. — Ah, Fleurie ! Fleurie ! vous me faites trembler... Oh ! je ne vous reconnais plus.... vo-

tre œil étincelle, tous vos traits sont altérés... — Donne, donne-moi, Cloris, cette encre, ce papier, je veux écrire..... Oui, tu as raison, je ne me connais plus, je suis tourmentée par les furies.... ma main tremble.... je n'y vois plus, approche cette table.... » Cloris obéit, et sa surprise est au comble dans l'attente de ce qui va se passer. Fleurie se recueille quelques momens, elle sourit et trace le billet suivant :

« Demain soir, trouvez-vous au
» petit pavillon qui est au coin du
» jardin, au pied de la montagne,
» du côté du Nord; la petite porte
» de fer vous sera ouverte aussi-
» tôt que vous paraîtrez; songez
» que ma démarche est autorisée
» par le mariage que nous allons
» conclure, mais que vous perdriez
» en un moment tout le fruit de

vos

» vos assiduités, si, abusant de cette
» faveur que jamais homme n'a
» obtenue, vous tentiez d'outre-pas-
» ser les bornes de la plus austère
» décence. »

Cloris qui du coin de l'œil avait furtivement parcouru le billet, était restée immobile d'étonnement, et regardait stupidement Fleurie.... « Quoi? est-ce bien à Corisandre que cela s'adresse? après tant de fureurs, un rendez-vous? je n'y conçois plus rien.... » — Tout cela est pourtant très-naturel.... Mais voici Corisandre, cours au-devant de lui.... remets lui ma lettre.... et laisse-nous. » Cloris remplit son message, et se retire en cherchant à se rendre compte d'un contraste de sentimens aussi étrange.

Corisandre après avoir lu le billet, se rend auprès de Fleurie; il est difficile de peindre tous ses

transports de joie, et il la quitta en lui jurant une constance sans bornes. « Le perfide ! il s'applaudit en secret d'obtenir toutes les faveurs de l'amour, sans se charger des chaînes d'un hymen dont son ame impure ne devina jamais les chastes voluptés. » Fleurie en même-tems envoie dire au valet de Lucidor de se rendre chez elle le lendemain matin au lever de l'aurore. Quelle nuit pour Fleurie que celle-ci ! c'est la dernière fois que les joues paternelles toucheront les siennes, que son sein palpitera contre celui d'un père..... Aujourd'hui belle de tous les dons de la nature, demain elle sera un objet de terreur, de regret et de pitié! O néant! ô mort! ô vengeance !

Le valet de Lucidor fut exact au rendez-vous ; Fleurie n'eut pas de peine à lui faire partager sa

fureur et ses projets : tout dormait encore dans le château, la nature entière nageait dans les vapeurs du crépuscule, lorsqu'ils s'acheminèrent vers le pavillon. Fleurie ayant ouvert la porte de fer, s'arrête tout-à-coup, fixe le valet avec un air de mystère et de gravité qui le remplit d'étonnement, et lui parle en ces termes : « Tu m'as dit que Lucidor avait été assassiné par les ordres de Gorisandre ; peux-tu le jurer sous peine des flammes éternelles ?.... — Oui, madame, je le jure.... — Aimes-tu assez ton maître, pour venger sa mort sur le coupable ?...... — Si je l'aime ! oh ! oui, madame, et lorsque vous m'en donnerez les moyens, vous verrez si je mens.... — Tu le jures ?.... — Oui, Je le jure.... — Mais réfléchis encore un instant : Gorisandre ce soir doit

venir dans ce pavillon.... c'est-là qu'il va mourir.... Soutiendras-tu sa présence ?.... — Qu'il paraisse, je ne crains rien; que je venge mon bon maître, et que je meure après, je suis content... — Entre donc... —

Après avoir traversé un vestibule digne de servir de sanctuaire aux Grâces, ils se trouvèrent tous deux dans les sombres corridors de cette demeure solitaire, lorsqu'une porte ouverte tout-à-coup offrit aux yeux du valet un tombeau de marbre blanc sur lequel étaient peintes avec tout l'art que l'on pouvait atteindre dans les siècles du gothisme, des caryatides représentans la douleur, l'amour furieux et le désespoir. Un voile noir tapisse tout l'intérieur; il est parsemé de larmes, couvert des armes de Lucidor, et de son chiffre blanc entrelacé avec celui de Fleurie; au milieu est une

statue colossale, représentant la vengeance : son œil vomit tous les feux de l'Etna; tous ses muscles inégaux et boursouflés annoncent par leur tension extrême que le sang qu'ils contiennent va par une éruption prochaine et terrible, jaillir de tous cotés sur sa victime; un poignard arme l'une de ses mains, l'autre a le doigt dirigé sur le cœur du meurtrier, et cherche, en tâtonnant, l'endroit où le poignard doit briser les sources de la vie. A ses pieds est un bûcher, dont la flamme est le principe et la fin de toute existence; sur un billot sont étalés des tenailles, des ciseaux, des pinces et une hache étincelante. La timidité du valet fait bientôt place aux vertiges, à cette religieuse superstition des Druïdes, qu'impriment dans son ame un appareil aussi extraordinaire; le silence ef-

frayant de cette catacombe, le long et sourd vagissement des voûtes, la pâle lueur d'une lampe dont le dernier jet est l'image de la destruction, et les figures étranges qui couvrent les parois de cet asile. Fleurie déploie alors à ses yeux un filet magique dont les réseaux d'acier ont été tissus avec tout l'art que Vulcain déploya dans les siens, lorsqu'il voulut offrir à toute la cour des immortels la honte de son épouse et l'embarras de Mars. Ils sortent, et elle ordonne au valet de rester à la porte du pavillon et d'y attendre son retour. Pleine de cette prévoyance qui annonce que sa vengeance a été long-tems méditée, elle présente au valet de Lucidor ce qui doit faire son repas, et le quitte pour aller prendre son dernier auprès de son père.

Quelle situation est la sienne!

la nature combat dans son ame le barbare plaisir dont la vengeance va l'enivrer. Une larme filiale découle de son œil attendri, mais le feu du ressentiment l'a séchée aussitôt: étrange et inconcevable puissance de la faiblesse humaine, qui étouffe dans nos cœurs jusqu'aux plus doux sentimens de la nature! Fleurie, après dîner, se jette dans les bras de son père, et ses lèvres de rose portent encore une fois dans le fond de son ame tous les feux du printems. Adraste trop ému pour démêler la cause de ce transport, est loin de la soupçonner, et se livre sans crainte aux sublimes épanchemens de l'amour filial; hélas! les derniers qui consoleront sa vieillesse. Il quitte ensuite Fleurie pour aller à la chasse.

Cependant Corisandre accusait la nuit de lenteur et impatient de

confier à la lune silencieuse le soin d'éclairer son triomphe, voyait enfin arriver le moment tant désiré. La première étoile du soir venoit de poindre à l'horison, lorsqu'il se mit en marche vers la montagne, avec la rapidité de l'éclair. Homme, si tes forfaits sont uniquement l'ouvrage de la destinée, je cesse de te plaindre et de te détester, lorsque vil jouet du fatalisme, une espérance phosporique te conduit sur une pente fleurie, vers l'abîme où tout cesse d'être ! tes crimes ne sont pas plus ta faute que ton malheur. (1) Arrête, Corisandre, l'a-

(1) L'auteur a besoin de cette opinion pour ne pas attribuer à la perversité des hommes, mais au destin, ses malheurs et la scéleratesse de celui qui les a causés. O CHÉRY ! lâche et féroce licteur du décemvirat, toi qui as acheté avec le plus pur de mon sang, avec mes larmes et celles de mon épouse, des titres à la faveur de tes maîtres ; vil esclave ! homme qui n'as d'énergie que pour le crime, et

mour te rendit seul coupable, sans lui tu n'aurais peut-être point fait verser le sang d'un rival aimé; vis donc pour réparer ta faute, et fuis des lieux où l'amour va faire encore deux victimes; épargne deux forfaits à la trop sensible fille d'Adraste : est-ce avec du sang que l'on efface les taches qu'a fait le sang?... Mais il ne m'écoute pas, il vole, arrive auprès du pavillon où Fleurie l'avait dévancé; il la voit, palpite, brûle, admire, adore, et tombe à ses pieds. Jamais Fleurie ne lui avait paru plus belle, jamais aussi la fille d'Adraste n'avait brillé de plus de charmes; le feu des diamans, l'or des opa-

---

qui ne sentis jamais le remord, oui, tu étais destiné dans le système des êtres, à devenir mon bourreau; toi seul dans l'univers pouvais me faire du mal, et dès-lors, j'aime mieux accuser le fatalisme, que de prendre de justes représailles. (*Voyez le journal des loix*, *du* 12 *brumaire*, 1794.



les, et l'éclat tempéré du saphyr nuançaient sa ceinture attachée sur le devant par une large boucle de pierres précieuses. Une robe de lin tissue avec toute l'industrie d'Arachné, dessinait sa taille svelte, et pressait mollement une gorge qui eût pu servir de modèle à Phidias, pour celle de Vénus. Une agraffe d'or attachait à sa ceinture l'extrêmité de sa robe encadrée dans une large bordure où le plus habile coloriste avait imité les fleurs les plus vives, les feuilles les plus transparentes et jusqu'aux limpides perles de la rosée. De longs cheveux noirs descendaient sur ses épaules d'albâtre, noués sur le front autour d'un croissant qui s'élevait du milieu d'une couronne de roses. Ses bras arrondis par l'amour étaient nuds, et un bracelet de ses cheveux en augmen-

tait la blancheur. Corisandre ravi par tant de beautés ne peut plus modérer son délire; Fleurie placée sous le vestibule, à quelques pas du seuil fatal, lui lance un de ces regards passionnés qui nous dévorent et nous subjuguent, et de loin lui tend une main digne de la pomme de Pâris. Corisandre muet et insensible à force de sentir, pose à peine le pied sur le tapis du sallon, qu'un ressort détendu en élevant tous les bords, et les rapprochant, forme un filet dans lequel il ne lui est plus possible de se mouvoir. Fleurie aidée par le valet de Lucidor, traîne alors son prisonnier sous les voûtes sombres, et ils le déposent au pied de la statue. Là, tandis que le fatal bûcher s'allume, elle lui adresse ce discours :

« Le voilà donc en ma puissance ce superbe ennemi qui, vain-

cu par Lucidor, en champ clos et dans un combat légal, n'a trouvé d'autre moyen de se venger que celui d'un assassinat! voilà donc ce Corisandre dont l'hypocrisie profonde versait des larmes sur un trépas dont il était le seul auteur, qui, les mains teintes du sang du guerrier le plus courageux et le plus aimé, espérait que la mienne, que la possession de sa victime deviendrait le prix de son exécrable forfait! Vainement tu essayerais de te soustraire à ma juste fureur par des mensonges qui te sont familiers, et en rejettant ton crime sur l'amour que je t'ai inspiré; rien ne peut arrêter ma vengeance. Ce n'est pas pour te laisser impuni que je me suis avilie jusqu'à feindre de répondre à tes feux; monstre! je sais que ta puissance et tes richesses te met-

traient

traient au-dessus de la loi, tu ne les a point invoquées pour immoler Lucidor, je ne les invoquerai pas non plus pour te punir. Meurs donc, ce bûcher t'attend, je t'immole aux mânes de mon cher Lucidor.... N'entends-tu pas sa voix qui de tous les côtés de cette enceinte s'élève contre toi; ne vois-tu pas son sang qui rejaillit sur ta tête? » Elle dit, et s'armant d'un couteau et d'une pince, elle lui cerne les yeux et les arrache de leur orbite. Corisandre jettait des cris épouvantables; le valet de Lucidor lui met un bâillon dans la bouche. Plus le malheureux fait des efforts pour se débarrasser de ses liens, plus les étreintes le compriment. Fleurie, acharnée sur sa proie trouve dans l'effusion du sang un nouvel aiguillon à sa rage, et de nouvelles forces.

Le valet de Lucidor refusait de se prêter à ce rafinement d'atrocité, et voulait par une mort prompte terminer cette horrible scène. « Non, dit Fleurie, il ne doit pas mourir comme Lucidor, mille agonies ne suffiraient pas pour expier son crime.... Ah ! puisse-t-il mourir mille fois pour renaître et mourir ensuite mille fois encore ! et je serai à peine vengée. » En même-tems, elle lui coupe le nez et les doigts, lui arrache les dents et les ongles, lui jètte dans le sein des charbons ardens, et savoure à longs traits les supplices inouis et le spectacle révoltant qu'offre Corisandre nageant dans son sang et horriblement mutilé, (1) mais plein de

---

(1) Hommes vertueux que le neuf thermidor a rendus à la vie et à la liberté après 15 mois de tortures, époux qu'il a rendus à vos femmes éplorées, pères, fils, amans, parlez.... dites-moi si

vie, et sur lequel elle peut encore exercer son ingénieuse vengeance. Après l'avoir laissé dans cet état pendant deux heures, elle prend la hache, et d'une main sûre sépare la tête du tronc; ensuite ouvrant l'estomac de sa victime, elle lui arrache le cœur et les entrailles qu'elle jette sur le brasier. Une fumée infecte, épaisse et noire se répand en tourbillons dans le caveau et la lampe expire. Fleurie au milieu des ténèbres et de cet ensemble d'horreurs, se retire dans le sallon d'entrée, fait sortir le valet par la petite porte du jardin, et le congédie en lui donnant une bourse de cinq cents écus d'or,

le spectacle des triumvirs sanglans et mutilés, entassés dans le tombereau qui les conduisait au seul trône digne d'eux, ne vous a pas inspiré l'ivresse, le délire qu'éprouve ici Fleurie, à torturer lentement un monstre moins atroce encore que les brigands qui décimaient la France.

pour faciliter sa fuite et vivre à l'aise sur une terre étrangère.

Rendue à elle même, après s'être baignée et avoir changé d'habits, elle retourne au château et s'enferme dans sa chambre. Là, ses sens raffraîchis laissent pénétrer dans son ame des sentimens que l'enthousiasme de la vengeance n'a pu entièrement en effacer, et l'affreux remords avec sa main de fer s'est emparé de sa victime. « Malheureuse Fleurie! s'écrie-t-elle, comme sortant d'un profond sommeil, qu'as-tu fait?... Si Corisandre est coupable d'avoir versé le sang humain, ne l'es-tu pas autant que lui?... que dis-je? ne l'es-tu pas bien davantage. Il t'aimait, et peut-être n'eût-il pas osé lui-même commettre ce crime puisqu'il s'est servi de Maubrun; mais tu n'as pas craint, toi, d'être

toi-même l'auteur et l'instrument de ta vengeance ! et le soleil ne s'est point couvert des plus épaisses ténèbres ! L'ordre des élémens n'a point été troublé à l'aspect de ton horrible action !... Eh ! pourquoi n'avoir point évoqué contre un assassin la puissance des loix ? ne pouvais-je pas aller me jetter aux pieds de Henri et de Gabrielle, leur demander vengeance? ils auraient été touchés de mes pleurs et de mon infortune.... Et toi, mon père, de quel œil vas-tu voir ta barbare et malheureuse fille ? le sceau du meurtrier est empreint sur son front sanglant, et tu gémiras d'avoir donné le jour à un bourreau ; tu frémiras et tu détourneras les yeux. Les femmes rougiront d'être de la même nature que moi ; ce sexe formé pour être sensible, aimant et doux, abhorrera mon action, et vo-

mira sur moi l'anathême. Il ne réfléchira point que c'est sa cause que j'ai vengée ; il ne verra plus la juste punition d'un coupable, et mon amour pour Lucidor ; il ne verra que l'effusion du sang qui inonde mes mains. Et je vivrais !... non, non.... Que dis-je ? ce que j'ai fait, j'ai dû le faire. Le sang de Lucidor crie au fond de mes entrailles, il lui faut encore une victime ;... plus ma vengeance sur Corisandre a été terrible et lente, plus il faut que mon désespoir complette ses excès. Allons, plus de retard ; rejoignons Lucidor ; la honte est mon partage dans l'univers, et la paix est au fond de la tombe.... O mon père ! ma mère ! Cloris ! attendez.... un instant encore et.... je n'aurai plus à rougir devant vous. »

Aussi-tôt Fleurie ouvre un petit cabinet, prend du poison, le délaye

dans un verre d'eau, et le boit avec a idité; ensuite elle s'assied, écrit une lettre qu'elle laisse sur la table, et tirant de son sein le portrait de Lucidor, elle lui adresse ainsi ses derniers vœux:

O de l'envie innocente victime,
Objet de mes transports brûlans,
Toi dont l'amour excuse seul mon crime,
Lucidor, écoute mes chants!

Au sein de la nuit éternelle
Où l'on trouve la douce paix,
Je vole à ta voix qui m'appelle,
Pour ne plus nous quitter jamais.

Dans les bosquets du paisible Elysée
Le myrte ombragera nos fronts,
L'amour constant sur notre ame embrâsée
Versera ses plus rares dons.

Ah! la tombe est le bien suprême
Quand à sa moitié l'on s'unit;
Je commence à vivre alors même
Que mon existence finit.

Le doux Léthé dans ces climats paisibles
Nous donnant l'oubli de nos maux,

Toujours heureux, toujours indivisibles,
Nous ne craindrons plus de rivaux.

Mais pardonne, ombre, hélas! trop chère,
Lorsque j'immole tout à toi,
Si quittant Cloris et mon père,
Un soupir trahit mon effroi.

O d'un héros image que j'adore!
Reçois ces baisers et mes pleurs....
Je vais à lui.... le trépas me dévore;
Adieu;... je succombe, je meurs....

Le bruit que fit Fleurie en tombant, réveilla une femme de chambre : elle accourt et voit sa maîtresse expirante; elle fait retentir le château de ses cris; Adraste et Cloris y volent, et la chambre se remplit de spectateurs consternés. La lettre de Fleurie s'offre aux yeux d'Adraste, il espère y trouver des lumières, et il lit : « Lucidor est vengé; Corisandre était son meurtrier, c'est lui qui a porté Mau-

brun son valet, à le tuer, la veille de notre mariage. Allez au pavillon, au pied de la montagne du nord, et vous jugerez de mon amour par mes fureurs. Périssent ainsi tous les assassins que leur crédit mettrait au-dessus de la vengeance des loix! Adieu mon père, adieu ma mère, adieu Cloris; au moment où vous lirez ceci, je serai réunie à Lucidor. Si mes remords vous touchent, placez nos cendres dans le même tombeau, puisque notre union était votre ouvrage, si le lâche Corisandre ne l'avait pas détruit: adieu.... On court au pavillon, et le spectacle affreux qu'il présente fait reculer d'horreur: le corps de Corisandre ainsi mutilé, est porté chez lui. Ses parens accusent le vertueux Adrasté de l'avoir attiré chez lui pour l'assas-

siner, et il eût payé de sa tête, si Maubrun arrêté sur ces entrefaites, et accablé par ses remords, n'avait avoué son crime et celui de Corisandre, dont la vengeance de Fleurie devenait la juste punition. Tout le monde détesta la trahison de Corisandre, et donna des larmes à la tendre Fleurie et au courageux Lucidor : on fit à ces amans des obsèques magnifiques. Quelques-uns blâmaient la cruauté de Fleurie, mais en examinant l'étendue de sa perte, ils finirent par la placer au rang des Lucrèce, des Arrie, des Porcie, et autres femmes célèbres de l'antiquité. Son corps fut placé dans le même tombeau que Lucidor, et l'on y grava l'épitaphe suivante :

Cy-gissent deux amans, dont le cruel destin
Trancha les jours à leur matin.

Lucidor expira victime de l'envie
Et sa mort éteignit les flambeaux de l'hymen;
Fleurie à son amant sacrifiant sa vie,
Mourut en immolant un barbare assassin;
O vous! qui blâmez sa furie,
Jugez l'amante et vous plaindrez sa fin.

FIN.

Nouveautés de même format, faisant collection, et qui se trouvent chez le même, avec le prix jusqu'au premier vendémiaire.

Momus redivivus, ou les Saturnales françaises, 1 vol. in-18, 8 liv.
La Calotine, ou la Tentation de Saint Antoine, *idem*, 8 liv.
Ces deux ouvrages vont ensemble.

L'éloge de quelque chose, *idem*, 4 liv. 10 sous.
Lucina sinè concubitu, *idem*, 4 liv. 10 sous.
Ces deux ouvrages vont ensemble.

Les Soupirs du cloître, *idem*, 4 liv. 10 sous.
Les Serins, poëme didactique, *idem*, 4 liv. 10 sous.
Le Pain béni, *idem*, 3 liv. 10 sous.
Poëmes philosophiques sur l'homme, *idem*, 7 liv.
Ces quatre ouvrages vont ensemble.

Nouvelles galantes et tragiques, *idem*, 10 liv.
Les Veillées du couvent, *idem*, 12 liv.
Le Bréviaire des jolies femmes, *idem*, 12 liv.
Histoire de Marie Stuart, 2 vol., 25 liv.
Ces trois ouvrages sont sous presse.

De l'utilité de la flagellation, traduit du latin de Meibomius, 1 vol. in-18, fig., 15 liv.

Nota. Il sera ajouté 25 sous pour le port de chaque volume, si on veut le recevoir par la poste.

